Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

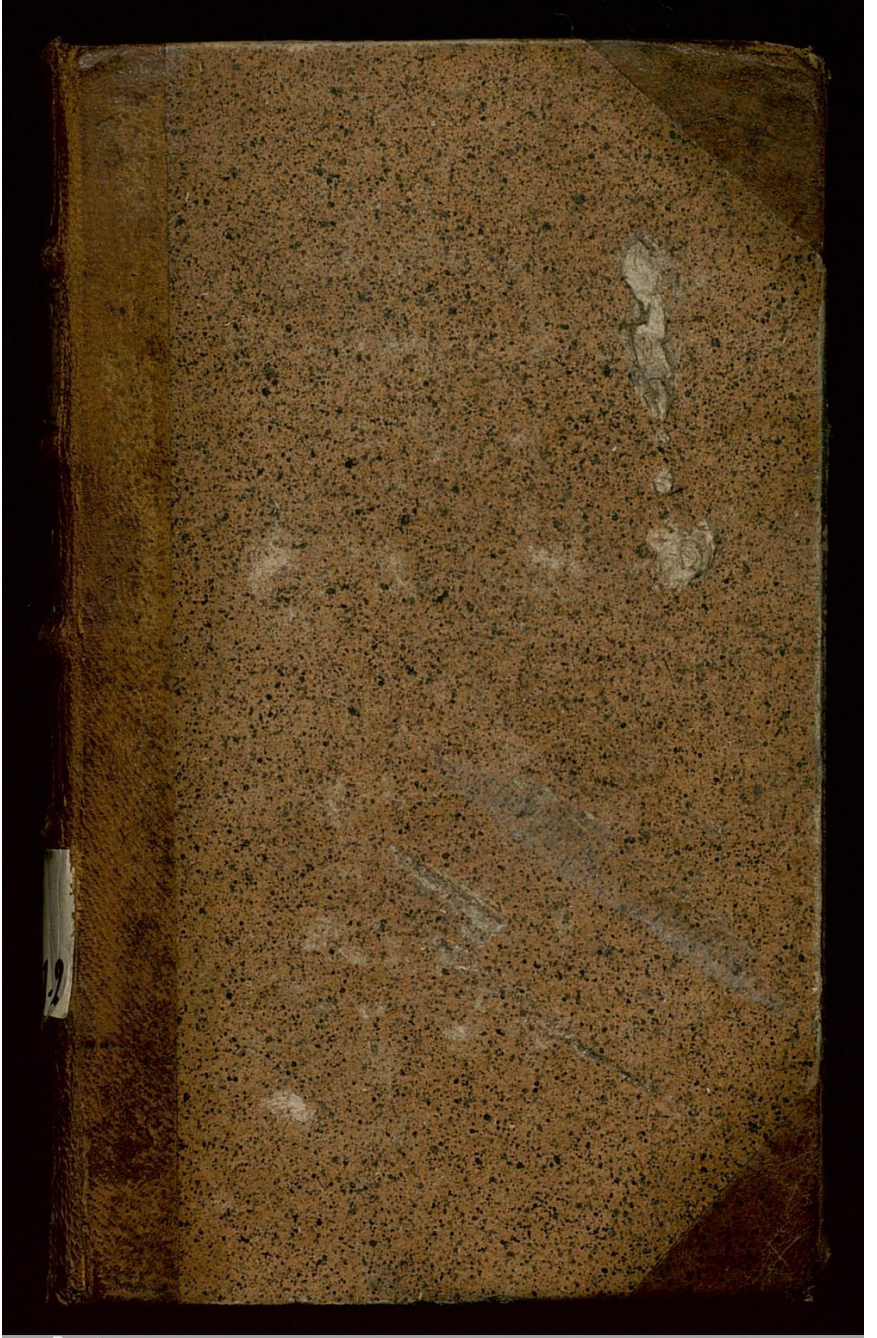
Histoire De Miss Jenny, Ecrite & envoyée par elle à Milady, Comtesse De Roscomond, Ambassadrice d'Angleterre à la Cour de Danemarck

Riccoboni, ...

Paris, 1764

urn:nbn:de:gbv:45:1-2297

Visual Library



Landesbibliothek Oldenburg

HISTOIRE
DE
MISS JENNY

PART. I II

Spr XV
2
462:1-2

Landesbibliothek Oldenburg

Fxvi 10 b
Spr. X-V 12
462

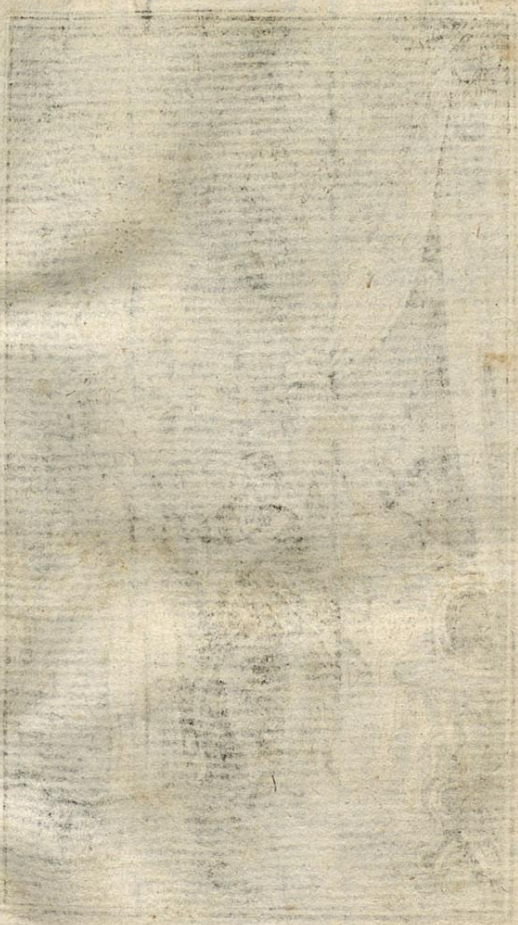
Landesbibliothek Oldenburg

Brandes

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



HISTOIRE

DE

MISS JENNY,

Ecrite & envoyée par elle à MILADY *Comteſſe* DE ROSCOMOND, *Ambaſſadrice d'Angleterre à la Cour de Danemarck.*

Par Madame RICCOBONI.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez BROCAS & HUMBLOT, Libraires, rue Saint-Jacques, au Chef Saint-Jean.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Landesbibliothek Oldenburg

EX BIBLIOTHECA
OLDENBVRGENSI.

Landesbibliothek Oldenburg

HISTOIRE
DE
MISS JENNY,

Ecrite & envoyée par elle à MILADY, *Comtesse* DE ROSCOMOND, *Ambassadrice d'Angleterre à la Cour de Dannemarck.*

JE me vois obligée, Madame, de justifier ma conduite à vos yeux, ou de vous laisser croire qu'elle est très-singuliere, peut-être très-blâmable. Par leurs propositions brillantes, deux personnes attirent actuellement sur moi l'attention d'une foule de spectateurs. Cha-

cun me juge au gré de ſes idées, & me condamne ſur ſes propres principes.

Imagine-t-on des motifs raiſonnables de dédaigner une grande fortune? Au ſentiment de la plupart des hommes, la modération eſt une qualité bien petite : elle leur paroît plutôt la marque d'un naturel pareſſeux, d'une ame ſans élévation, que la ſuite des réflexions ſolides d'un eſprit juſte, ou l'effet d'une vertu diſtinguée.

Ne tenant à rien dans le monde, je n'ai adopté les préjugés d'aucun état; je ne cherche point la célébrité, & rougirois d'affecter une Philoſophie ſous laquelle on cache ſouvent plus d'orgueil que de véritable déſintéreſſement. Dans la circonſtance qui vous porte à m'écrire avec tant de chaleur, j'agis pour moi ſeule. Satisfaite de l'approbation de mon cœur, je puis négliger celle du grand nombre; mais la vôtre ne

m'inſpirera jamais cette indifférence, Madame, & je mettrai toujours ma gloire à la mériter.

On ne vous en impoſe point. Un Lord riche, puiſſant, eſtimé, revêtu de pluſieurs dignités, me recherche avec empreſſement; il eſt jeune encore; on le trouve aimable; il m'aime depuis long-temps. Une paſſion conſervée près de cinq années, ſemble le mettre en droit d'attendre, de demander, d'eſpérer le prix de ſa conſtance. Je refuſe de le lui accorder, on s'en étonne; & vous-même, Madame, vous *n'approuvez point ce refus obſtiné.*

Milord Alderſon appuye les vœux de cet Amant. Le bruit s'eſt répandu qu'il vouloit m'adopter. A la vérité il ſe propoſe de déshériter en ma faveur Sir Henry Lindſey, ſon parent. D'immenſes richeſſes me ſont offertes, on n'exige de moi qu'une ſeule démarche. Celui qui me preſſe de la faire, a

le pouvoir d'en rendre le succès certain..... Ah! Madame, quelle démarche! Quel époux veut-on me donner! Et quel protecteur ose me demander de la tendresse & du respect! Quand vous m'exhortez par vos lettres à ne pas négliger de *si grands avantages*, savez-vous quel est mon sort? qui je suis? Connoissez-vous ceux dont les sentiments vous paroissent *généreux?* Je m'oppose *durement*, dites-vous, *aux tendres intentions d'un vieillard vénérable;* je ne veux point consentir à *cette adoption* qui le combleroit de joye! Ah! c'est de tout mon cœur que je méprise aujourd'hui & le titre de sa fille & le motif qui l'engage à vouloir me le donner. Ce vieillard fut sourd à mes cris, quand ma profonde misere me fit tomber à ses pieds; il fut insensible à mes larmes dans un temps où ses moindres secours auroient pu fixer ma destinée, la rendre heureuse. Il devoit alors me sauver des

dangers auxquels l'indigence expose une fille jeune, belle, indépendante, qui n'a jamais connu le besoin, & s'y trouve abandonnée, se voit tout-à-coup précipitée d'un état aisé dans la foule des misérables; de ces infortunés condamnés par la pauvreté à rétrecir leur intelligence, à la borner au soin de pourvoir à la pressante nécessité de conserver leur vie: dure condition! qui oblige de souffrir tout le jour, pour se procurer les moyens de souffrir encore le lendemain.

Je pardonnerois peut-être à Milord Alderson les peines que sa cruauté m'a fait sentir; je ne puis lui en pardonner les suites qu'il auroit dû prévoir. On oublie le malheur; le temps en affoiblit le souvenir, mais le sentiment de la honte est ineffaçable. C'est Milord Alderson; ce sont ses refus cruels, qui m'ont réduite à rougir au seul nom de l'époux qu'il me destine: & je le reconnoîtrois pour mon

aïeul; j'accoutumerois mon cœur à le chérir, à le reſpecter? Ah! comment donner le nom de pere à celui dont je fus traitée inhumainement? Il m'a privée du ſeul bien que nous ayions vraiment droit d'exiger de nos parents. Ne nous doivent-ils donc pas des ſoins vigilants, une protection attentive, qui nous maintienne dans l'état où nous naiſſons, nous conduiſe à remplir les devoirs de cet état, & nous garantiſſe des pieges que le vice tend ſans ceſſe ſous les pas de l'innocence?

Un tel langage vous ſurprend. Vous n'avez jamais imaginé que je duſſe un jour m'en ſervir en parlant de Milord Alderſon. Mais, Madame, je ne ſuis point ce que je parois être. Préſentée dans le monde ſous un nom ſuppoſé, on me croit parente de Milady d'Angleſey. De triſtes événements m'ont forcée à recevoir avec reconnoiſſance un titre qui voiloit à tous

les yeux mon état & mes malheurs. En vous les détaillant, je ſuis bien ſûre de ramener votre cœur à cette tendre indulgence que vous avez tant de fois montrée pour mes ſentiments. Vous faire connoître quelle a été à mon égard la conduite des deux Lords dont les intérêts ſemblent vous toucher, c'eſt vous engager à approuver, même à partager le juſte mépris que l'un & l'autre m'inſpirent.

Vous n'avez point oublié, Madame, l'aimable Sara Alderſon. Vous étiez en Irlande quand elle mourut. Vous pleurâtes la compagne de votre enfance; ſon ſouvenir vit encore dans le cœur d'une amie. La reſſemblance de mes traits avec les ſiens vous donna le deſir de former, d'entretenir cette liaiſon qui m'eſt devenue ſi chere. Eh bien, Madame, je dois le jour à l'infortunée Sara, à cette triſte victime du caprice d'un pere fier du rang de ſes aïeux, mais peu

soigneux de faire le bonheur de ses descendants. Que ma confiance n'altere point une estime conservée tant d'années ; suspendez votre jugement. Ma mere fut foible, mais elle ne fut point mépriſable. On veut me contraindre à l'accuſer moi-même, à révéler sa faute, on me preſſe d'en produire les preuves ; c'eſt un nom, des armes, de riches poſſeſſions, des titres faſtueux, que l'on met en balance avec mon reſpect pour sa mémoire. Périſſent à jamais tous ces vains monuments de l'orgueil, plutôt que d'être acquis par une démarche ſi coupable. Je hais l'enfant qui, par une réclamation intéreſſée, déshonore la mere dont il veut être avoué. Non, on ne m'entendra point troubler les cendres de la mienne par le récit public de ſes malheurs. Je puis les répandre dans votre ſein, Madame ; mais ils ne deviendront point le ſujet d'une baſſe conteſtation

entre Sir Henry Lindsey & moi. Ce parent de Milord Alderson vient de s'attirer sa haine, en cédant au penchant de son cœur, en préférant une fille aimable à la riche héritiere qui lui étoit destinée. Milord veut lui retirer ses bienfaits. Un acte du Parlement rend ses dispositions difficiles à changer. Le desir ardent de punir Sir Henry, le porte à m'offrir de me reconnoître, à me presser de l'attaquer à la Chancellerie. Celui dont l'amour obstiné ne se rebute point par mes longs mépris, lui promet le titre de Duc, à l'instant où il me recevra de ses mains: ainsi l'ambition & la vengeance tiennent dans l'ame de Milord Alderson la place de ces *sentiments généreux* que vous lui supposez. Mais l'infortunée qu'il abandonna si long-temps, ne peut s'y tromper. Non, je ne priverai point Sir Henry d'un brillant héritage; les projets de Milord Alderson ne peu-

vent ni m'intéreſſer, ni s'accorder avec les miens. Je ne veux rien de lui, je ne veux ni le voir, ni entrer dans aucune négociation ſur ſes deſſeins. Par ce que je vais vous apprendre, vous jugerez, Madame, ſi mes refus ſont fondés, & peut-être ceſſerez-vous de m'accuſer de *bizarrerie* & de *dureté*.

Milord Alderſon, un des plus riches Pairs de la Grande-Bretagne, paſſa ſes premieres années à Londres. Il étoit bien fait, d'une figure charmante. Après avoir viſité les différentes Cours de l'Europe, il reparut dans ſa Patrie avec mille nouveaux agréments. Ses voyages & de longues recherches, lui donnoient un goût particulier pour tout ce qui rend l'extérieur aimable. Il ſavoit la muſique, danſoit parfaitement, avoit aſſez d'eſprit, peu de ſens, encore moins de principes. Il parloit bien, penſoit mal, étoit vain, hardi, inconſidéré, s'aimoit beaucoup, négligeoit

Landesbibliothek Oldenburg

tout, excepté ſa perſonne. Il ne connut jamais l'amour, ſe fit une étude d'en feindre, & mit ſa gloire à perſuader qu'il en inſpiroit. Il devint l'objet de l'entêtement de ces femmes, toujours paſſionnées, jamais ſenſibles, dont le cœur froid & l'imagination vive voudroient couvrir du nom de tendre foibleſſe le goût qui les détermine à chercher le plaiſir. Moins condamnables, peut-être, ſi ſon attrait ſeul les guidoit; & plus heureuſes, ſi elles ne le cherchoient pas ſouvent en vain.

Milord fut quelque temps à la mode; mais il ceſſa de plaire, & rien ne put l'en conſoler. Il arrive aſſez ordinairement à ceux qui ſe ſont fait un mérite de l'eſpece du ſien, de n'en acquérir jamais de plus ſolide, de ſe voir bientôt rebutés par un ſexe, & mépriſés par l'autre. Milord l'éprouva. Sa naiſſance ni ſa fortune ne le mirent point à l'abri de ce ſort. Parvenu

à l'âge d'exercer les emplois convenables à ſon rang, il ſe vit préférer, dans les nominations, des hommes qui ſembloient lui être inférieurs, mais dont les qualités juſtifioient le choix du Prince & l'eſtime de la Nation. Ayant à peine atteint ſa trentieme année, il quitta Londres, ſe retira en Northumberland où il avoit des terres, réſolu d'y vivre, de s'y former une Cour, & de ne jamais reparoître à celle d'Angleterre.

Un naturel exigeant, un faſte plus capable de révolter la Nobleſſe indigente, que de lui en impoſer, aucune attention pour les autres, la plus grande admiration pour lui-même, aſſez d'humeur, point de complaiſance, le rendoient peu propre à s'attirer l'amitié de ſes voiſins. Il obtint des Gentilshommes de ſa Province, ces froids reſpects dus aux Grands. Son rang méritoit des égards; mais ſa perſonne inſpiroit de l'éloigne-

Landesbibliothek Oldenburg

ment. Ainſi les devoirs s'étant bornés à de courtes viſites, Milord ſe trouva ſeul. Il ſentit bientôt que la retraite ne fait pas toujours des heureux, & qu'elle ne convient ni à tous les états, ni à tous les caracteres.

L'ennui le porta à viſiter les différents lieux où il poſſédoit des biens. Il fit un voyage en Irlande, y vit Lady Onéale, jeune veuve, noble, belle, mais ſans fortune. Il l'épouſa, revint avec elle en Angleterre, en eut un fils & une fille, & perdit ſa femme après cinq ans d'une union qui lui fit goûter ſi peu d'agréments, qu'en ſe voyant libre, il jura ſolemnellement de ne plus s'engager. Lady Sara, ſa fille, fut miſe dans une penſion près de Londres; & l'héritier de ſon nom, ſeul objet de ſes attentions, demeura dans le Château d'Alderſon, où Milord réſidoit depuis ſon mariage.

Ce jeune enfant, enlevé à l'âge

de quatorze ans par une fievre maligne, laissa à sa sœur l'assurance de la plus grande fortune. Je ne vous peindrai point Lady Sara, vous l'avez vue, Madame: élevée avec elle, vous eûtes le temps de connoître les qualités de son ame. Tant de surprise, d'attendrissement dans vos yeux, en appercevant son portrait chez moi, m'ont appris que ses traits n'étoient point effacés de votre souvenir. Lady Sara joignoit aux graces de la figure charmante qu'il offre à la vue, des sentiments nobles & généreux. Elle avoit l'humeur égale, le cœur sensible, & le naturel tendre. L'élévation de son esprit la rendoit capable de fermeté; mais une extrême douceur la portoit vers la complaisance, & lui donnoit ce caractere heureux, aimable, qui fait le bonheur de ceux dont nous sommes environnés, & presque jamais le nôtre.

Milord Alderson regretta beau-

coup ſon fils : non qu'il l'aimât avec tendreſſe ; mais cet enfant devoit ſoutenir ſa maiſon prête à s'éteindre, & porter un nom auquel Milord étoit fort attaché. La mort du jeune Lord détruiſant ſes eſpérances, il rappella ſa fille & ſongea à la marier. Il la deſtina d'abord au fils de ſa ſœur, pere de Sir Henry. Il vouloit faire paſſer ſes titres ſur la tête de ce Baronnet, & l'obliger à porter les armes & le nom d'Alderſon ; mais ce neveu étant abſent, même éloigné du Royaume, Milord ne ſe preſſa point d'annoncer ce deſſein.

Lady Sara vivoit depuis ſix mois chez ſon pere, quand Milord Comte de Revell fut habiter Werſteney, terre fort belle qu'il venoit d'acheter à trois milles d'Alderſon. Une bleſſure conſidérable le contraignoit à quitter le Service. Il ne comptoit pas s'éloigner pour long-temps de la Cour. Sa préſence & ſes ſollicitations y

étoient trop néceſſaires à un jeune Lord, dont l'élévation & le bonheur l'occupoient ſans ceſſe. Le Comte aimoit & protégeoit en lui le fils d'un illuſtre ami, autrefois cher à ſon cœur, & toujours préſent à ſa penſée. Vous ſavez, Madame, que le dernier Duc de Salisbury, après s'être efforcé pendant pluſieurs années de ſoutenir un parti, juſte peut-être, mais foible & malheureux, paya enfin de ſa tête le noble attachement qu'il montroit pour le ſang de ſes anciens Maîtres. Sa chûte entraîna celle de tous les ſiens. Sa famille déſolée chercha un aſyle loin de ſa Patrie. Edouart, ſon fils, encore au berceau, déja privé de ſa mere avant ce terrible événement, fut laiſſé au ſoin de Milord Revell. Ce Seigneur, lié de l'amitié la plus tendre avec l'infortuné Duc de Salisbury, regarda ſon fils comme un dépôt précieux, comme l'objet qui devoit réunir toutes les affections

fections de son cœur. Il se proposa de dédommager cet enfant chéri des biens que le sort venoit de lui ravir. Une véritable générosité rendit le Comte économe, lui apprit à retrancher ces dépenses inutiles qui appauvrissent un Grand, & lui ôtent le pouvoir d'être libéral. Milord Revell sacrifia les airs à la bonté. Ses biens augmenterent considérablement par son application à les régir lui-même; il mit tous ses soins à rendre son éleve accompli. Docile & reconnoissant, Edouart profita si bien d'une excellente éducation, qu'à l'âge de dix-huit ans personne en Angleterre ne l'égaloit. Il en accomplissoit vingt-deux, quand le Comte de Revell fit l'acquisition de Wersteney. Revenu depuis six mois de ses voyages, le jeune Lord, nouvellement entré dans le Service, passa à son Régiment un peu de temps, & vers le milieu de l'Automne il se rendit auprès de Milord Revell.

La proximité de leur demeure offrant souvent à Edouart & à Sara des occasions de se voir, les conduisit bientôt à connoître qu'ils étoient formés pour se plaire. Lady Alderson admira Edouart, & il sentit un desir si vif d'être aimé d'elle, que, perdant le goût de tous les amusements, il tomba dans une mélancolie dont Milord Revell s'apperçut. Il s'en inquiéta, & voulut en apprendre la cause. Edouart, naturellement vrai, ne pouvoit manquer de confiance pour un ami si généreux; il lui ouvrit son cœur avec cette noble franchise, qui est inséparable d'une belle ame, avouant à Milord que toutes ses espérances de bonheur étoient détruites, s'il désapprouvoit ses sentiments.

Le Comte auroit souhaité que son penchant se fût déclaré pour une autre. Il n'estimoit pas Milord Alderson, & le voyoit rarement; cependant il rendoit justice au mé-

rite reconnu de sa fille, chérie & respectée de toute la Noblesse des environs. D'ailleurs elle devoit jouir d'une grande fortune; cette raison détermina le Comte en faveur de ce mariage. Il sollicitoit avec ardeur le rétablissement d'Edouart; le Roi sembloit porté à lui accorder cette grace. L'espoir de l'obtenir, une illustre naissance, mille qualités aimables, les dons de Milord Revell, l'assurance d'être son héritier, rendoient Edouart un parti si avantageux, qu'il eût été difficile à Milord Alderson de former la moindre objection contre une alliance si convenable. Le Comte de Revell rechercha son amitié, apprit à l'amant de Sara l'art de se prêter sans bassesse à l'insupportable vanité de ce Seigneur; & par des préparatifs adroits & des ménagements doux, il parvint à rendre Edouart si agréable à Milord Alderson, qu'à l'instant où il fit l'ouverture de

l'union desirée, la proposition reçue avec joye fut acceptée sans difficultés.

On ne consulta point Lady Sara; mais son cœur, fortement prévenu en faveur d'Edouart, se soumit sans résistance à l'ordre de l'aimer. On convint des articles. Le jour qui devoit serrer de si doux nœuds étoit déja nommé, lorsque le Comte de Revell tomba dangereusement malade. Il se trouvoit au Château d'Alderson quand la fievre le prit. Sa blessure se rouvrit, & son mal parut d'abord si considérable, qu'on jugea ne pouvoir le transporter sans péril. Il resta donc à Alderson. Edouart, toujours près de lui, montra tant de sensibilité pour son état, un naturel si tendre, si reconnoissant, si éloigné de ces vues intéressées & basses, dont un héritier amuse ordinairement sa douleur & se fait des consolations, que l'amour de Lady Sara en devint plus vif.

Edouart avoit un de ces caractères qui gagnent tant à se développer, & dans lesquels de nouvelles occasions font découvrir de nouvelles vertus.

Tout le temps que Milord Revell garda le lit, Edouart & Sara ne quitterent point sa chambre. Ils se disputoient l'un à l'autre l'avantage de lui adoucir la tristesse de sa situation, de le consoler, de charmer ses maux par des soins caressants, &, quand il se trouva mieux, d'inventer les moyens de l'amuser dans sa convalescence. Trois mois se passerent sans que Milord pût sortir de son appartement. Pendant ce temps Edouart & Sara, toujours ensemble, prirent l'habitude de se voir, de s'aimer, de se le dire. Leurs cœurs s'attacherent par tous les liens que forme l'intimité & cette douce confiance qui l'entretient, augmente les charmes de l'amour, & réunit à sa vivacité les sentiments

solides de l'estime & de l'amitié.

Leur bonheur dépendoit du parfait rétablissement du Comte; ils le souhaitoient avec une égale ardeur. Enfin le jour si désiré fut nommé pour la seconde fois. La veille de ce jour, Milord Alderson voulut revoir les articles, & communiquer au Comte de Revell les changements qu'il projettoit d'y faire. Les Notaires étant venus, il leur ordonna de rédiger les actes en conséquence de ses nouvelles idées, & s'enferma avec le Comte pour les lui détailler.

On étoit alors au commencement du Printemps. Lady Alderson, prête à jouir d'un bonheur que rien ne sembloit devoir troubler, confuse, inquiette, osoit à peine lever les yeux sur celui dont les droits alloient être si décidés. Elle l'évitoit sans pouvoir démêler le mouvement qui la portoit à le fuir. En sortant de table, elle entra dans les jardins, & se hâtoit

de gagner un bois où elle aimoit à se promener, quand Edouart, courant sur ses pas, la joignit au détour d'une allée. Sara rougit, & se déconcerta si fort en le voyant, qu'il en fut surpris, même affligé. Il lui fit de tendres reproches de l'air d'abattement répandu sur son visage. Mille doutes s'éleverent dans son ame; pour la premiere fois, il craignit qu'en lui donnant la main, elle ne cédât au devoir. Sa tristesse, à l'approche de l'instant où elle alloit être à lui, instant prévu depuis si long-temps, lui paroissoit naître d'une indifférence dissimulée, peut-être, par respect, par soumission. Ces soupçons, qu'il ne cacha pas, toucherent vivement Lady Alderson. Des assurances réitérées de sa tendresse, un aveu naïf des mouvements involontaires qui l'agitoient, lui inspiroient de la crainte; & l'air de vérité dont ses discours étoient accompagnés,

dissiperent bientôt l'erreur d'Edouart.

Une petite pluye commençoit à les incommoder. Ils s'avancerent vers un bosquet entouré d'arbres odoriférants & rempli des plus belles fleurs de la saison. La sûreté de cet asyle les y arrêta. Ils s'assirent sur un gazon, & garderent le silence pendant quelques moments. L'agrément de ce lieu, le chant d'un nombre infini d'oiseaux, le murmure d'une cascade qu'ils avoient en perspective, leur rappellerent cet endroit de Milton, où les deux créatures souveraines du monde leverent en même-temps leurs yeux pour contempler les merveilles dont elles étoient environnées, & ne furent frappées d'admiration qu'à l'instant où leurs regards se rencontrerent. Sara venoit de reprendre ses esprits, sa contenance paroissoit plus assurée. Son humeur, naturellement gaye, lui faisoit déja mêler

les graces de l'enjouement aux tendres expreſſions de ſon cœur, quand elle apperçut Edouart enſeveli dans une profonde rêverie. Elle s'en allarma, le preſſa de lui dire ce qui l'occupoit. Il s'en défendit, ſoupira, la conjura de ne point lui montrer une curioſité qu'il n'oſoit ſatisfaire. En lui parlant, il fixoit ſur elle des yeux paſſionnés, dont les regards touchants exprimoient un deſir auquel il réſiſtoit. Il prenoit les mains de Sara, les ſerroit avec ardeur, les couvroit de baiſers enflammés. Un moment après il les repouſſoit doucement, ſembloit éviter de les toucher, s'éloignoit, détournoit ſon viſage, paroiſſoit craindre de ſe laiſſer pénétrer.

Ces mouvements étranges redoublerent l'inquiétude de Sara. Ah, parlez-moi! parlez-moi, lui dit-elle; avez-vous des ſecrets que vous ne puiſſiez me confier, des chagrins dont mon cœur refuſe de

partager l'amertume ? Formez-vous des vœux auxquels je ne ſois prête à joindre les miens? Ah, parlez ! ce ſilence cruel me fait douter à mon tour de vos ſentiments.

En douter! vous, ma chere Sara, s'écria Edouart! vous, douter de mon amour! Ah, répétez-moi cent fois, mille fois, que vous êtes prête à joindre vos vœux à tous les miens. Lady Alderſon le jura; elle atteſta l'honneur & la vérité du ſerment qu'elle faiſoit. Edouart tranſporté, tomba à ſes genoux, paſſa ſes bras autour d'elle; & la preſſant tendrement : on nous marie demain, lui dit-il, d'un ton bas & timide; on vous donne à moi. Je vous devrai à l'acte authentique qui ſe paſſe en ce moment, à une cérémonie publique, à l'ordre de votre pere, aux bontés d'un ami! pourquoi ne vous devrois-je pas à préſent à votre choix, à l'amour, à nos communs deſirs? La preuve

de vos sentiments dépend aujourd'hui de vous. Demain elle sera la suite indispensable du vœu d'obéissance que vous aurez prononcé aux pieds des Autels. Ah, si vous m'aimez, partagez mon ardeur, comblez mes souhaits; que je puisse me dire: Sara, ma chere Sara, s'est donnée à son Amant.

Qu'osez-vous me proposer, interrompit Lady Alderson? Est-ce à moi, est-ce à celle dont vous recevez demain la foi, que vous montrez ce desir offençant? Quand un engagement sacré va remplir vos espérances, voulez-vous?... Je ne veux rien, dit tristement Edouart; je demande, & n'exige pas. Je suis téméraire, hardi, condamnable, sans doute, si vous m'opposez un honneur de convention, les préjugés, l'usage: chaînes cruelles! dont la politique & l'intérêt forgerent le tissu gênant. Un mouvement que la nature inspire à tous les êtres sensi-

bles, un sentiment vrai, mes desirs, la liberté, voilà mes droits. La complaisance, l'amour, la bonté, doivent les faire valoir dans votre cœur. Je n'ai aucune raison contre vos refus; mais je sens une passion extrême de jouir d'un bien qui me soit donné, & m'assure que je suis vraiment l'objet de votre préférence. Cédez, continua-t-il, en redoublant ses caresses, cédez, ma chere Sara; qu'un doux consentement fasse mon bonheur, mon éternel bonheur! Ah, si j'obtiens cette grace si grande, je verrai sans cesse dans ma femme une maîtresse tendre & généreuse! Je me répéterai chaque jour avec délice, avec reconnoissance: elle m'a rendu heureux par sa seule volonté. Je croirai ne vous tenir que des mains de l'Amour; jamais, non, jamais je ne me souviendrai de cette aimable condescendance sans en être touché: & si, dans le cours de notre vie, un événement troubloit

l'union de nos cœurs; si j'osois résister au plus légers de vos souhaits, rappellez-moi cette preuve d'estime, de confiance; elle me fera tomber à vos pieds, & tout vous sera accordé.

Ah, Madame, quel langage! l'homme qui a le moins d'art, possede bien le talent dangereux de séduire une ame sensible.

Des larmes furent la réponse de Lady Alderson. Sa colere excitée par cette proposition, se changea bientôt en une tendre pitié. Elle blâmoit le caprice de son Amant; mais elle gémissoit de lui voir un desir qu'elle ne devoit pas satisfaire. Des prieres, de douces représentations, quelques faveurs légeres, conditionnellement accordées, augmentoient le feu qu'elle croyoit modérer. Elle vouloit s'arracher des bras d'Edouart, l'éloigner d'elle; il la retenoit, se soumettoit à ses volontés, renonçoit aux siennes, & n'insistoit plus que sur le

pardon de ses témérités. Il exigeoit des preuves de l'oubli de ses projets; chaque instant rendoit l'indulgence plus nécessaire, & les prétentions moins révoltantes. Sara éperdue s'écrioit en vain; son trouble, ses pleurs, son désordre la rendoient plus touchante encore. Edouart, emporté par la violence de sa passion, cessa de l'écouter, de l'entendre; il ravit, peut-être obtint cette faveur si chere, si précieuse, si vivement souhaitée, demandée avec tant d'imprudence, & refusée avec trop de foiblesse.

Que de joye dans les yeux du jeune Lord! Quelle tendre confusion dans ceux de Lady Sara! Quels transports! Que de promesses, de serments de n'oublier jamais ce moment flatteur! Que de plaisirs goûteroit une femme dont la complaisance vient de rendre heureux son Amant, combien elle s'applaudiroit de se voir l'arbitre de son bonheur, que cet instant seroit

doux pour elle, si je ne sais quelle amertume, vivement sentie, mais difficile à exprimer, ne se mêloit à l'agréable prestige! Elle naît sans doute de l'atteinte que nous avons osé porter à nos principes. Dès que nous quittons le sentier de la vertu, la douleur s'introduit dans notre ame; ses premiers mouvements nous inspirent le regret du passé, & la crainte de l'avenir.

Trois heures s'étoient rapidement écoulées, quand Lady Sara avertit Edouart qu'on les attendoit peut-être pour signer, & le pressa de retourner auprès de Milord Revell. Il ne voulut point la quitter; il lui donna la main & la conduisit à son appartement. En traversant une galerie qui y menoit, elle apperçut en bas des valets en mouvement, un carrosse attelé dans la cour, & vit avec surprise que c'étoit celui du Comte de Revell. Bientôt elle entendit la voix de ce Seigneur. D'un sallon

au-dessous de la galerie, il appelloit ses gens, & demandoit, d'un ton impatient, si l'on n'avoit point encore trouvé Edouart, ordonnant de le chercher par-tout, & de le lui amener promptement.

L'effroi s'empara du cœur de Lady Alderson. Un triste pressentiment lui fit tourner sur son Amant des yeux baignés de larmes. Ah! qu'est-ce donc qui l'agite, s'écria-t-elle; que se passe-t-il? Hélas! si on nous séparoit!

Eh, qui éleve ce noir présage dans votre esprit, dit Edouart? rien ne peut plus nous séparer. Quoi l'instant où je me trouve si heureux, est marqué par vos pleurs? Que craignez-vous? Je jure à ma chere Sara de l'aimer, de l'adorer, de la respecter toujours, de consacrer ma vie à lui prouver ma tendresse & ma reconnoissance. J'en atteste à ses pieds tout ce qu'on révere. Sara livrée à ses craintes, l'interrompoit, le conjuroit de descendre,

cendre, d'aller s'instruire de ce qui engageoit le Comte à le demander avec instance, à le demander seul. Edouart faisoit quelques pas pour s'éloigner, revenoit à elle, la pressoit dans ses bras, ne pouvoit s'en séparer. Il lui disoit tout ce qu'il croyoit capable de la rassurer; mais ses discours, ses sermens, ses caresses, rien ne calmoit son cœur agité. Sara ne sentoit plus en elle cette paisible sécurité, partage de l'heureuse innocence; le trouble & l'inquiétude avoient déjà versé leurs cruels poisons dans son ame.

Les moments qu'ils venoient de donner à l'amour, étoient les derniers de leur bonheur. Milord Alderson, rempli de cette vanité qui s'étend au-delà même de la vie, d'où naît le desir de perpétuer un nom, trop souvent avili par des héritiers, avoit destiné Sara à faire revivre les branches de Rivers & d'Alderson, réunies toutes deux

en lui. Le goût qu'il prit d'abord pour Edouart, la grandeur & l'ancienneté de la maiſon de Salisbury, le flatterent & l'engagerent à renoncer au projet de donner Sara au fils de ſa ſœur; mais la longue maladie de Milord Revell lui laiſſa le loiſir de s'abandonner à de nouvelles réflexions, & ramena dans ſon eſprit le deſſein d'obliger l'époux de Sara à porter le nom d'Alderſon.

La ſituation où ſe trouvoit le fils du Duc de Salisbury, fit penſer à Milord qu'il ne devoit pas ſe regarder au-deſſus d'un ſimple Gentilhomme. Tenant tout de l'amitié du Comte de Revell, encore incertain d'être replacé au rang de ſes peres, peu sûr que le Roi lui permît de porter ſes titres, il pouvoit s'eſtimer heureux d'en recevoir un de la main de Sara. D'ailleurs ſon amour étoit un garant de ſa complaiſance; ainſi, ſans daigner lui parler de ce qu'il médi-

toit, Milord crut seulement nécessaire d'obtenir l'agrément du Comte. Il n'imagina pas trouver la plus légere difficulté de sa part; & dans cette confiance il lui découvrit ses desseins : mais quand il se flattoit de les lui voir approuver, il ignoroit combien Milord Revell étoit attaché à la mémoire d'un ami malheureux.

Ce Seigneur avoit mis toute son ambition à relever une maison dont le chef vivoit encore dans son cœur. Pour prix des longs & utiles services rendus avec zele à sa Patrie, il ne vouloit, il ne demandoit que la réhabilitation d'Edouart; c'étoit, depuis vingt ans, l'unique objet de ses soins, de ses démarches, de ses vœux, peut-être même de sa vanité, si pourtant on peut, sans injustice, donner ce nom aux mouvements généreux d'une ame fidelle à l'amitié, dont l'orgueil se tourne à l'avantage de l'humanité, & se plaît à faire des heureux.

Jamais surprise n'égala celle du Comte, en écoutant Milord Alderson. C'étoit à regret qu'il avoit consenti à la recherche d'Edouart. Il se repentit alors de sa condescendance. La proposition de Milord le révolta; mais sans laisser paroître combien il la trouvoit choquante, il entreprit de le ramener avec douceur à suivre leur premier plan, & à signer les articles tels qu'ils avoient été rédigés trois mois auparavant.

Il lui représenta que ce seroit une tache ineffaçable sur la réputation d'Edouart, de quitter le nom d'un pere infortuné; que par cet acte il sembleroit se mettre du parti des ennemis de sa maison, applaudir à l'Arrêt funeste exécuté sur le Duc de Salisbury; ôter cruellement aux siens, dispersés dans le monde, l'espérance de revoir jamais leur Patrie, dont lui seul pouvoit encore leur rouvrir le chemin. Il lui montra des lettres, qui assu-

roient l'heureux succès de ses sollicitations auprès du Roi. Elles lui promettoient, qu'au retour de la campagne où l'on alloit entrer, Edouart seroit rétabli à la Cour dans la splendeur d'un des plus anciens Pairs du Royaume, recouvreroit ses biens, réuniroit sur sa tête les titres de sa maison, & pourroit avec le temps prétendre aux Charges & aux Emplois possédés par son pere.

Ces nouvelles avantageuses, ces brillantes promesses, ne changerent rien aux résolutions de Milord Alderson. Il avoit trop mal réussi à la Cour pour l'aimer, & n'estimoit pas les honneurs militaires une juste compensation des dangers où exposoit le desir de les acquérir. Ainsi, loin de céder à des raisons qui lui paroissoient frivoles, il découvrit dans sa réponse des intentions absolument incompatibles avec celles du Comte. Non-seulement il s'obstinoit à vou-

loir faire prendre son nom à Edouart; mais il exigeoit encore, que se bornant à la fortune de Lady Sara, aux bienfaits de Milord Revell, il laissât le Service, & renonçât à toutes les faveurs de la Cour.

Ces points furent long-temps débattus, sans que Milord Alderson cédât sur aucun. Sa fille & ses biens étoient à ce prix. Il s'exprima avec tant de hauteur, se montra si déterminé à rompre si l'on contestoit ses volontés, il sembloit faire tant de graces à Edouart, que le Comte, fatigué d'un orgueil si déplacé, s'emporta enfin.

Si celui que j'ai adopté, s'écria-t-il, dont mes leçons ont formé le cœur, répondoit si mal à mon attente; s'il avoit la bassesse d'accepter votre alliance à ces conditions honteuses, ma fortune ne seroit jamais à lui. C'est à l'héritier du Duc de Salisbury, c'est au fils d'un ami que je l'ai destinée. Elevé par

moi pour illustrer encore le sang de cet ami, j'aurois la force de l'abandonner, s'il osoit le déshonorer par cette lâche complaisance. Quitter le nom de son pere! renoncer au Service! Et dans quel temps! quand la guerre allumée l'oblige à se joindre bientôt aux généreux défenseurs de sa Patrie. Si l'amour que Lady Sara lui inspire, étoit capable de balancer dans son cœur des devoirs si saints, je le mépriserois; oui, continua-t-il en se levant avec vivacité, je le mépriserois, & son sort ne me toucheroit plus.

Ce discours éleva un mouvement terrible dans l'ame de Milord Alderson, mais il s'efforça d'en réprimer la violence; & prenant la parole avec cette froideur, plus insultante que l'éclat de la colere: Je ne m'attendois pas, répondit-il, à m'entendre jamais dire, malgré le prix où je voudrois la mettre, que mon alliance pût déshonorer

personne. Vous n'avez pas réfléchi sur vos expressions, Milord; au moins je le suppose. Mais si Edouart consent à mes desirs, êtes-vous déterminé à lui retirer votre amitié, à le priver de vos bienfaits, même à le *mépriser?* Oui, reprit le Comte d'un ton ferme; si vous l'avez prévenu, s'il se soumet à vos volontés, il a déja perdu un pere en moi, & je ne le connois plus.

C'est assez, dit Milord Alderson; Edouart ne fait rien, & vous pouvez lui continuer vos bontés. J'ouvre les yeux, je vous remercie de m'avoir éclairé sur la faute que j'allois commettre. En prononçant ces mots il sortit de son cabinet; & passant dans un sallon où les Notaires attendoient, il prit l'acte des mains de celui qui travailloit, & le déchirant avec emportement: Je jure, s'écria-t-il, que Lady Alderson ne sera jamais Ducheſſe de Salisbury; & s'adressant à Milord Revell: Elle ne por-

tera ni le nom, ni le titre d'un vil conſpirateur.

Il parloit encore, lorſque le Comte, enflammé de colere, s'avança vers lui d'un air ſi fier, ſi menaçant, que les deux Notaires crurent devoir ſe jetter entre lui & Milord Alderſon. Ce dernier ſurpris, & peut-être inquiet de cette action, ſortit auſſi-tôt de la chambre, en lui criant : Milord, tout eſt rompu; j'eſpere que vous voulez bien recevoir mes adieux.

Le Comte eût été peù fâché de cette rupture, ſans la douleur dont il jugeoit qu'elle alloit pénétrer le cœur d'Edouart. Comment lui annoncer un événement ſi imprévu, lui dire de renoncer à Sara, à ſon amour, à l'eſpoir d'un bonheur ſi prochain, promis depuis ſi long-temps à ſes deſirs! & comment l'arracher de ce lieu, arrêter les premiers mouvements d'un cœur paſſionné! Ils étoient à craindre dans un homme de l'âge d'Edouart.

Landesbibliothek Oldenburg

L'amour pourroit l'emporter sur ce qu'il devoit à l'honneur, à son pere, à lui-même. On le cherchoit en vain depuis deux heures : l'erreur d'un de ses gens qui croyoit l'avoir vu dans le Parc, faisoit aller tous les valets du côté opposé à celui où il s'étoit retiré avec Sara.

Pendant qu'on préparoit tout pour son départ, Milord Revell se promenoit à grands pas dans le sallon où la querelle venoit de s'élever. Il rêvoit avec inquiétude aux moyens d'enlever le jeune Lord du Château, avant de lui apprendre son malheur. Chagrin, embarrassé, rien ne se présentoit à son esprit, quand Edouart, descendant de l'appartement de Lady Sara, vint enfin s'offrir à ses yeux. La surprise qu'il marqua en le voyant seul, redoubla la peine du Comte. Le trouble de Sara venoit de passer dans le cœur de son Amant. Jusqu'à ce moment il se croyoit

attendu, demandé, pour signer l'assurance de sa félicité. L'air de Milord Revell le glaça; il commença à redouter une explication; & jettant autour de lui de tristes regards, il n'osa rompre le silence.

Milord Revell s'appercevant de sa consternation, saisit cet instant, vint à lui, prit sa main; & le conduisant hors du sallon: une fantaisie de Milord Alderson, même un défaut de prévoyance de ma part, lui dit-il, me force d'aller tout-à-l'heure à Wersteney. J'ai besoin de vous; l'affaire qui m'y conduit, vous regarde; elle est pressante; je ne puis tarder, venez. En parlant, il le menoit vers son carrosse. Edouart, accoutumé à lui obéir, interdit, & dans cette suspension d'esprits causée par l'étonnement & l'attente d'une nouvelle fâcheuse, se plaça sans résistance aux côtés du Comte. Aussi-tôt la voiture partit & s'éloigna avec vîtesse.

Lady Alderſon, impatiente, agitée, n'avoit pu s'écarter de la galerie où elle attendoit le retour d'Edouart. Que devint-elle, en le voyant monter en carroſſe avec le Comte, ſortir du Château & prendre la route de Werſteney? Ses regards ſuivirent la voiture tant qu'il lui fut poſſible de la diſtinguer. En ceſſant de la voir, elle reſta ſans mouvement ſur le balcon où elle étoit appuyée. Que pouvoit-il être arrivé dans un eſpace ſi court? Où alloit Edouart? la fuyoit-il? l'enlevoit-on à elle? L'incertitude déchiroit ſon cœur. Une de ſes femmes avoit entendu les deux Lords parler fort haut. Lady Sara apprit d'elle que Milord Alderſon ſortant bruſquement du lieu où il laiſſoit le Comte, demandant ſes chevaux avec vivacité, venoit de ſe faire conduire chez le Comte de Lenox, où, par les ordres donnés à ſes gens, il paroiſſoit devoir reſter pluſieurs jours.

Lady Sara pouſſa un cri à ce diſcours. Trouvant à peine la force de regagner ſon appartement, elle ſe jetta ſur un ſiege en y entrant; & couvrant ſon viſage, comme pour ſe cacher à la nature entiere, elle reſta dans cette eſpece d'inſenſibilité où conduit la violence d'une douleur trop vivement ſentie pour être exprimée. Ses femmes, empreſſées à la ſecourir, ne purent la rappeller à elle-même; la pâleur de la mort avoit déja effacé les couleurs de ſon teint. On la mit au lit ſans qu'elle s'y oppoſât ou y conſentit. Elle demeura dans cet état, paiſible en apparence, juſqu'à neuf heures du ſoir. Alors Lidy, la plus jeune de ces femmes, lui préſenta une lettre. On venoit de l'apporter de la part d'Edouart. Ce nom, & la vue de cette écriture, reveillerent ſes ſens aſſoupis par le ſaiſiſſement de ſon cœur. Ses larmes commencerent à couler, à ralentir les mouvements

intérieurs dont elle étoit agitée. Elle ouvrit en tremblant cette lettre, & y trouva ce qui suit:

LETTRE de Milord Edouart à Lady Alderson.

„ O, ma chere Sara, quel doit
„ être le trouble de votre cœur!
„ le mien est percé d'un trait mor-
„ tel. Quoi, nous sommes séparés!
„ quoi, on m'a entraîné, trom-
„ pé, arraché d'auprès de vous!
„ quel affreux revers! puis-je vi-
„ vre & penser!... Mon désespoir,
„ mes larmes ne me laissent pas la
„ liberté d'écrire... Qu'ai-je fait,
„ malheureux! J'ai porté le regret
„ dans votre ame! j'ai osé... ah,
„ j'espérois... mon cœur est dé-
„ chiré. Retenu de force en ces
„ lieux, gardé à vue, prisonnier
„ enfin, je ne puis aller gémir à
„ vos pieds. O, ma maîtresse, ma
„ femme, mon amie! O, toi que
„ j'adore! ne doute jamais de ton

„ époux, des ſentiments éternels
„ qui l'attachent à toi. Non, rien
„ ne briſera les nœuds chers & ſa-
„ crés dont nos cœurs ſont liés.
„ Sara, vous êtes à moi, je ſuis à
„ vous. J'y ſerai; n'importe à quel
„ prix j'achete mon bonheur! je
„ me ſoumettrai à toutes les con-
„ ditions..... Mais Milord Re-
„ vell.... Votre pere... je me
„ meurs.

Ces caracteres tracés avec difficulté, dont l'œil pouvoit à peine diſcerner les traits, que des larmes avoient effacés, firent une douloureuſe impreſſion ſur le cœur de Lady Sara. Elle pleura amérement, & ſe diſpoſoit à écrire, quand on lui remit cette ſeconde lettre d'Edouart.

Milord Edouart à Lady Alderſon.

„ Une cruelle impatience me
„ dévore. J'attends, en tremblant,

„ votre réponse. Je la crains, mais
„ je la desire avec ardeur. Hélas,
„ que va-t-elle m'apprendre? Vous
„ êtes pénétrée d'une douleur égale
„ à la mienne ; vous répandez des
„ larmes ; mais, ma chere Sara,
„ les donnez-vous toutes à l'a-
„ mour? Peut-être.... idée acca-
„ blante! ah, si le moindre regret
„ se mêloit à vos pleurs! si vous
„ doutiez.... Non, vous n'offen-
„ serez point votre Amant par
„ d'injurieux soupçons. Eh, qui
„ eût prévu.... qui eût dit, pen-
„ sé... quoi, demain viendra, &
„ je ne vous verrai point! les heu-
„ res s'écouleront, & celle qui
„ devoit nous unir passera... Ah,
„ Sara! elle passera, & je serai loin
„ de vous... Funestes préjugés des
„ hommes! c'est donc la vanité,
„ l'orgueil, de foibles égards qui
„ m'arrachent à vous. Que m'im-
„ porte les frivoles avantages de
„ la fortune, la faveur de la Cour,
„ le nom de Salisbury, les Em-
„ plois,

„ plois, le rang, les titres de mes
„ aïeux ! Ah ! qu'on me donne
„ Lady Sara ; ſon cœur, ſa main,
„ ſont les ſeuls biens que j'ambi-
„ tionne. Puiſſances du Ciel, ren-
„ dez-moi mes eſpérances ! uniſſez-
„ moi à celle qui m'eſt ſi chere,
„ & tous mes vœux ſeront rem-
„ plis ! O ma charmante amie ! raſ-
„ ſurez mon cœur ; des mouve-
„ ments terribles viennent l'agi-
„ ter. Ne me mépriſez pas, ne me
„ haïſſez pas : ah ! je vous adore !
„ hâtez-vous de me dire, de me
„ répéter, que vous m'aimez, que
„ vous m'aimerez toujours !

Après avoir baigné de ſes pleurs les deux lettres d'Edouart, Lady Sara s'efforça de lui répondre ; elle écrivit ce billet.

Lady Sara Alderſon à Milord Edouart.

„ Dans l'ignorance où je ſuis
„ des motifs de votre éloignement,

„ je ne sais si je dois me plaindre
„ de vous, & n'accuse encore que
„ moi de la plus vive de mes pei-
„ nes. Conservez vos jours; ma
„ vie & mon honneur y sont at-
„ tachés. Je ne vous hais point:
„ Eh, comment pourrois-je vous
„ haïr, vous, que mon cœur s'est
„ fait une si douce habitude d'ai-
„ mer! Ne craignez pas mes re-
„ proches; mais souffrez l'excès
„ de ma douleur. Ah, Milord, si
„ heureux hier, si dignes d'être
„ respectés, d'être plaints, au-
„ jourd'hui coupables, avilis à nos
„ propres yeux; n'avons-nous pas
„ mérité notre infortune? Plus
„ d'union entre nous; je connois
„ trop mon pere pour espérer.
„ S'il se croit offensé, il a rompu
„ sans retour.... Ah! comment
„ supporter cette idée, jointe au
„ souvenir.... malheureuse témé-
„ rité! fatale imprudence! Mais
„ que servent de vains regrets?
„ Adieu, je vous aime, je vous

„ aimerai toute ma vie. Souvenez-
„ vous de vos promesses, & vivez
„ pour les remplir.

Lady Alderson passa le reste de la nuit à relire les lettres d'Edouart, à pleurer, à gémir. Le matin elle se trouva très-mal; des foiblesses continuelles faisoient craindre à tous moments qu'elle n'expirât. On envoya promptement avertir Milord du danger de sa fille. Il revint, & la vit attaquée d'une fievre brûlante, dont tous les symptomes étoient effrayants. Ses larmes, ses longs soupirs marquoient l'oppression de son cœur, laissoient assez connoître d'où naissoit sa maladie. Mais son état, loin d'attendrir Milord, l'irrita contre elle; il ne put lui pardonner de sentir une douleur si vive de la perte d'Edouart. Il lui montra un visage sévere, ne lui parla que pour lui reprocher sa foiblesse; & sans employer la douceur & la complaisance à ramener le calme dans son

esprit, à la consoler des peines qu'il lui causoit lui-même, il se contenta de lui procurer les secours d'un art dont l'ame ne reçoit jamais de soulagement.

La dureté de cette conduite aigrit les chagrins de Lady Sara. Elle vit trop qu'elle ne devoit rien attendre de ce pere inhumain; & cette triste certitude la mit en peu de jours aux portes du tombeau.

Milord Revell n'ayant pu obtenir d'Edouart une promesse positive de ne point aller au Château d'Alderson, dans la crainte qu'une passion si vive ne le conduisît à tenter d'imprudentes entreprises, le faisoit garder à vue à Wersteney.

On lui cachoit la maladie de Sara, mais il étoit impossible de la lui laisser ignorer long-temps. Comme il avoit la liberté d'écrire & d'envoyer ses lettres, il passoit tout le jour à conjurer Lady Alderson, par les expressions les plus touchantes,

de se livrer toute entiere à sa foi, de consentir à se marier secrétement avec lui. Le temps de son départ approchoit; il vouloit emporter le nom de son époux, & l'assurance d'être toujours aimé d'elle. Il formoit tous ces projets vains & satisfaisants, enfants de l'amour & de l'imagination, que le cœur seul croit possibles.

La jeune Lidy recevoit ses lettres, mais ne pouvoit les donner à sa maîtresse, trop accablée pour les lire, & dont la chambre étoit remplie par ses femmes, & d'autres personnes que sa maladie rendoit nécessaires auprès d'elle. Les gens d'Edouart revenant à toute heure, sans réponse, ayant épuisé les excuses, furent enfin obligés de lui avouer la triste situation de Lady Sara.

La connoissance de son mal, & la crainte de l'y voir succomber, se joignant au chagrin extrême qu'il ressentoit déjà, le livrerent

au désespoir. Il s'abandonna aux transports les plus violents. Son imagination frappée de mille idées funestes, le fit tomber dans une espece de frénésie qui égaroit sa raison. Il falloit veiller avec soin ses mouvements, pour le sauver de sa fureur. Il demandoit Sara, l'appelloit, lui parloit, pleuroit, gémissoit, s'accusoit d'avoir violé à son égard les droits les plus saints: il croyoit la voir expirante, lui reprochant sa mort, ou l'invitant à la suivre. Alors il jettoit de grands cris, s'efforçoit d'échapper à ceux qui le retenoient ; il vouloit mourir, & mourir aux pieds de Sara.

Milord Revell, assidu près de lui, pénétré de l'état où il le voyoit, souffroit avec douceur les plaintes touchantes, & souvent ameres, qu'il lui adressoit à lui-même. Il cherchoit les moyens de le consoler, s'affligeoit comme lui ; & quand il le trouvoit un peu plus

calme, il lui disoit tout ce qu'il croyoit capable de ramener l'espérance dans son cœur. Mais sa tranquillité n'étoit que momentanée. Il recommençoit bientôt à pleurer, à gémir. Le Comte avoit la douleur de le voir retomber dans une aliénation d'esprit, dont les suites le faisoient frémir. Edouart devoit se rendre à l'armée vers la fin du mois, & dix jours de ce mois s'étoient écoulés avant qu'il eût donné aucune marque de rétablissement.

Cependant la fievre de Lady Sara, devenue moins forte en se réglant, lui laissoit des moments où elle sembloit assez tranquille. Lidy en saisit un pour lui rendre les lettres d'Edouart. Comme il y en avoit plusieurs écrites depuis qu'il la croyoit mourante, le désordre de ses expressions fit connoître à Lady Alderson le trouble de son cœur & l'altération de son esprit. Elle en fut attendrie, effrayée; elle

se hâta de lui écrire & de dissiper ses craintes.

Son billet porté en diligence à Wersteney, en rassurant Edouart sur des jours si chers, détruisit la cause de ses agitations. Il se prêta aux soins de Milord Revell; sa raison se raffermit; l'espérance de revoir Sara, le desir de se retrouver près d'elle, la certitude d'en être aimé, lui aiderent à recouvrer ses forces, & le rendirent bientôt à lui-même.

Milord Edouart sortoit à peine de ce cruel état, quand il reçut l'ordre de se rendre au camp. Il ne comptoit partir que douze jours plus tard. Ce temps lui avoit paru suffisant pour exécuter le plus cher de ses projets. Il falloit le remettre à son retour. Quelle nouvelle douleur pénétra son ame! partir, s'éloigner de Sara, de Sara malade, languissante, affligée! la laisser au pouvoir d'un pere absolu, bizarre, impérieux! Ne la forceroit-il

point à recevoir les vœux d'un autre; peut-être l'engageroit-il, malgré sa résistance? Oseroit-elle s'opposer à des volontés qu'elle étoit accoutumée à respecter? Partir sans la revoir, sans lire dans ses yeux qu'il lui plaisoit toujours, sans lui entendre prononcer encore l'assurance flatteuse d'être à lui, de lui conserver son cœur & sa foi; c'étoit pour Edouart une peine insupportable. La veille de son départ, il lui envoya son portrait, & lui écrivit cette lettre:

LETTRE de Milord Edouart à Lady Alderson.

„ Je pars, ma chere Sara. Hélas, je pars. Avec quel regret
„ je m'arrache des lieux où vous
„ restez! quel espace immense va
„ nous séparer, & dans quel temps
„ un cruel devoir me force à m'é-
„ loigner de vous! Puisse mon idée
„ vous être toujours présente; ce

„ portrait offrira ſans ceſſe à vos „ yeux les traits de votre Amant, „ de votre Epoux, de l'homme „ qui vous aime, vous reſpecte, „ attend de vous tout ſon bon- „ heur! O Lady Sara, prenez ſoin „ de vos jours; conſervez-moi la „ compagne aimable de ma vie. „ Votre attention ſur vous-même „ ſera la plus grande preuve de „ vos bontés pour l'infortuné qui „ vous adore.

„ J'oſe me flatter d'être aimé de „ vous; je compte ſur vos pro- „ meſſes, & pourtant je pars avec „ une douleur inexprimable. Dans „ ces triſtes moments, il me ſem- „ ble qu'on me ravit toutes mes „ eſpérances. Ah! ſi votre pere „ vous enlevoit à moi; ſi un au- „ tre vous obtenoit de lui; ſi je „ ne vous voyois plus!... Raſſu- „ rez un cœur allarmé, éperdu; „ promettez-moi, jurez-moi de „ m'aimer toujours, de réſiſter „ aux efforts que l'on fera pour

„ vous ôter à votre malheureux
„ Amant. Daignez, ma chere Sa-
„ ra, daignez vous lier par de nou-
„ veaux ſerments. Je ne crains
„ point votre inconſtance; je crains
„ ſeulement cette ſoumiſſion, ce
„ reſpect pour un pere... Ah!
„ que j'emporte au moins la douce
„ certitude de vous retrouver li-
„ bre! Mais l'êtes-vous encore?
„ N'ai-je pas votre foi? J'eſpere
„ beaucoup de la fermeté de vo-
„ tre ame, du temps, de l'amitié
„ de Milord Revell.... Hélas, j'eſ-
„ pere, & je me meurs de douleur
„ en vous quittant. O Sara! ô ma
„ tendre amie! je vous quitte donc,
„ & ſans vous voir, ſans qu'il me
„ ſoit poſſible de pénétrer juſqu'à
„ vous; j'ai tout tenté ſans ſuc-
„ cès. Vos lettres vont être mon
„ unique bien, ma ſeule conſola-
„ tion; une ligne de vous ſera
„ toute ma joye. Ne me négligez
„ pas. Ah! ſi vous liſiez dans mon
„ cœur, ſi vous ſentiez..... Adieu.

„ Ce papier, mouillé de mes larmes,
„ vous en dit assez. Adieu, adieu,
„ ma chere, mon aimable Sara;
„ aimez-moi, dites-le moi, répé-
„ tez-le moi tous les jours.

Lady Alderson, déterminée à suivre la fortune d'Edouart, l'étoit aussi à résister aux volontés de son pere. Il attendoit impatiemment sa convalescence pour disposer d'elle. Il juroit de la déshériter, si elle opposoit ses premiers engagements aux ordres d'un pere; mais la réparation qu'elle se devoit à elle-même, lui paroissoit bien au-dessus des vaines considérations qui pouvoient l'arrêter dans le projet d'épouser Edouart. Son inquiétude la toucha sans l'offenser; & voulant calmer le trouble de son cœur, elle lui fit cette réponse.

Lady Alderson à Milord Edouart.

„ Est-il nécessaire que des ser-
„ ments vous rassurent sur mes sen-

„ timents? Eh, mon cher Edouart,
„ les perfides en font. Vous eſt-il
„ permis de douter ? Comment
„ renoncerois-je à celui qui s'eſt
„ acquis tant de droits ſur mon
„ cœur, & ſe montre ſi digne de
„ mon attachement ? Edouart,
„ mon cher Edouart, nous avons
„ oſé faire notre deſtin; oſons le
„ rendre heureux, en nous livrant
„ à la confiance que nous méri-
„ tons tous deux de nous inſpirer.
„ La fortune, dont mon pere me-
„ nace hautement de me priver,
„ ſi je me donne à vous, eſt dans
„ ma poſition un ſacrifice bien lé-
„ ger : avec quelle joye j'en aban-
„ donnerai l'eſpérance, pour vous
„ prouver mon amour! En quit-
„ tant l'Autel où j'aurai reçu vo-
„ tre foi, une ſimple retraite où
„ je verrai Edouart, où je porte-
„ rai ſur lui des regards aſſurés,
„ ſera plus agréable, plus riante à
„ mes yeux, que ce ſéjour magni-
„ fique où je ne le vois point, où

„ je ſuis sûre de ne point le voir.
„ Hélas! nous nous ſommes ſou-
„ vent plaints de la longue maladie
„ de Milord Revell. Ah, Dieu!
„ que ce temps ne peut-il revenir!
„ Nous nous plaignions, & nous
„ étions enſemble. Ma foibleſſe ne
„ me permet pas d'écrire davan-
„ tage: ceſſez de vous inquiéter;
„ ma fievre diminue; ſes accès ſont
„ de peu de durée: on m'annonce
„ une prompte convaleſcence. Par-
„ tez, mon aimable ami, partez,
„ puiſque vous le devez. Mon
„ cœur comptera tous les moments
„ de votre abſence; mes vœux
„ vous ſuivront par-tout, & cha-
„ que jour vous portera des preu-
„ ves de mon ſouvenir & de ma
„ tendreſſe. Adieu.

Edouart ne put ſe voir prêt à quitter Milord Revell, ſans donner des marques du plus grand attendriſſement. Ses careſſes émurent le cœur ſenſible du Comte. Il lui parla ſur la conduite qu'il devoit tenir

au camp; il lui vanta les honneurs qui l'attendoient à la fin de la campagne, son rétablissement à la Cour étant sûr. Edouart, peu flatté en ce moment des graces du Roi, mais touché de l'amitié de Milord, laissa couler des larmes; & se jettant dans les bras de cet ami généreux: O mon pere! lui dit-il, vos bontés me seront-elles inutiles? Depuis que je respire vous avez daigné vous occuper de mon bonheur, je vous dois tout. Oserai-je l'avouer? tant de bienfaits ne peuvent plus me rendre heureux. Pardonnez-moi des sentiments qui, peut-être, me font paroître ingrat. Ah, je ne le suis point, jamais je ne le serai. Mais en perdant l'espoir de vivre pour Lady Sara, d'obtenir la main de Lady Sara, j'ai perdu celui de chérir d'autres biens. Qu'est-ce que la grandeur, les richesses, de vaines dignités? L'avide ambition les poursuit, l'orgueil en jouit, & le cœur s'en dégoûte. L'empire de

l'Univers vaut-il une des douceurs que je regrette!

Mais, reprit le Comte, auriez-vous accepté la main de Lady Alderſon au prix infame que l'on y mettoit? Auriez-vous foulé aux pieds la cendre de votre pere, mépriſé tous vos Aïeux? Auriez-vous renoncé à ſecourir votre Patrie? Je ne ſais, dit Edouart, mais je ne puis vivre ſans Sara. J'eſtime ſi ſincérement Lady Alderſon, continua Milord Revell, que j'ai travaillé à vous la rendre: mes ſoins n'ont point réuſſi. J'ai employé un ami auprès de ſon pere ſans paroître prendre part à ſa négociation: Milord Carlington a propoſé des accommodements; je me ſerois prêté beaucoup pour vous tirer du danger où je vous voyois, & vous donner une femme digne de vous: mais, ni votre état vivement repréſenté, ni le péril où étoit ſa fille, ni l'offre de faire porter ſon nom au premier fils qui naîtroit de votre

votre union avec Sara, rien n'a pu ramener cet esprit altier. On se soumettroit en vain aux conditions qu'il exigeoit auparavant; jamais, de son consentement, sa fille ne sera à vous.

Elle ne sera jamais à moi! dit Edouart: & si elle renonçoit à tout pour se donner à l'amant qu'elle aime; si elle sacrifioit à mon amour les biens qui doivent être son partage; si son cœur aussi tendre, aussi sensible que le mien, mettoit tout son bonheur à me rester fidele; si je lui étois plus cher que sa fortune; si elle consentoit à m'engager sa foi; si... Je vous entends, interrompit le Comte, & vais m'expliquer sans détour: soyez sûr, mon cher Edouart, que votre satisfaction est le premier de mes vœux: je ne vous la procurerai jamais aux dépens de l'honneur; mais ne craignez pas d'opposition à vos desirs, quand les démarches qu'ils vous engageront à faire, ne pourront

ternir votre gloire. Si Lady Alderson conserve les sentiments qu'elle a pour vous, si l'éloignement n'éteint point dans vos cœurs cette passion si tendre, je verrai avec plaisir une union si ardemment souhaitée. En vous sacrifiant sa fortune, Lady Sara me paroîtra encore plus digne de votre attachement & de mon amitié.

Ah! je ne voulois que ce doux consentement, s'écria Edouart; en cet instant, Milord, vous comblez la mesure de vos bienfaits: ce dernier augmente le prix de tous ceux que j'ai reçus d'une main si chere. O mon respectable pere! vous venez de répandre le calme & la joye dans mon ame. Le secret que je gardois avec vous sur mes desseins, étoit un poids pour mon cœur. Je pars content, & vais mériter par ma conduite le nom de votre fils.

Après avoir fait éclater les transports de sa reconnoissance, embrassé mille fois son généreux pro-

tecteur, il le quitta pour aller écrire à Lady Alderſon, & l'informer des diſpoſitions favorables de Milord Revell; enſuite il partit avec Sir Humfroid & deux valets-de-chambres, ſes équipages l'ayant devancé depuis long-temps. Sir Humfroid étoit un jeune Gentilhomme dont la fortune n'égaloit pas la naiſſance. Milord Revell l'attacha à Edouart dès ſon enfance; il l'avoit accompagné dans ſes voyages. Edouart l'aimoit, lui accordoit toute ſa confiance; & la ſituation actuelle de ſon ame lui rendoit bien cher un ami auquel il pouvoit parler ſans réſerve.

Après deux mois de ſouffrance, Lady Alderſon ſe trouva ſans fievre, mais ſi abattue, que ſa foibleſſe la retint encore fort long-temps dans ſa chambre. Son pere montroit une froideur extrême pour elle. Sa maladie lui prouvoit combien elle aimoit Edouart; il ſe ſentoit bleſſé de ne pouvoir bannir

du cœur de sa fille un sentiment que ses ordres avoient fait naître, & devoient étouffer à l'instant où il cessoit de lui plaire. Milord passoit des semaines entieres sans la voir; & quand il l'honoroit d'une visite, c'étoit pour lui reprocher avec aigreur les idées qu'elle entretenoit, & l'accablement où elles la plongeoient.

Cependant la rupture du mariage de Lady Sara venoit de ranimer les espérances de tous ceux qui pouvoient prétendre à elle. Le Comte de Lenox voyant Milord Alderson obstiné à ne point reprendre ses premieres vues, lui offrit son fils aux mêmes conditions qui avoient été imposées à Milord Revell. Le desir de chagriner Edouart, rendit cette proposition agréable à Milord Alderson; il donna sa parole, & fixa le temps de cette union au parfait rétablissement de sa fille. En l'attendant, il admit les visites du nouvel époux

qu'il lui destinoit, & la fit avertir par son Chapelain de se préparer à recevoir les soins de Sir Arthur de Lenox.

Cet ordre affligea Lady Sara; son projet étoit de passer au Château d'Alderson le temps de l'absence d'Edouart. Les importunités du jeune Lenox alloient lui en rendre le séjour fâcheux, la forcer de hâter sa fuite, & la jetter dans l'embarras de se procurer une retraite. Pour prix des bontés de Milord Revell, du consentement qu'il donnoit à son mariage avec Edouart, elle ne vouloit pas l'exposer à des affaires désagréables, en se mettant ouvertement sous sa protection. Elle regrettoit de n'avoir pu donner la main à son Amant avant qu'il partît. Sans cesse occupée de lui, elle lisoit à tout moment les lettres qu'elle en recevoit, lui écrivoit chaque jour; & mille inquiétudes se joignant à ses chagrins, lui faisoient passer de tristes instants.

Cependant les preuves réitérées de la tendreſſe d'Edouart, d'une paſſion vive, ardente, que le temps ſembloit animer encore, adouciſſoient ſouvent ſes peines; ſes idées ſe portoient quelquefois dans un avenir plus heureux; & ſe livrant toute entiere à l'amour, au plaiſir d'en inſpirer, à la douceur d'en reſſentir, en penſant qu'elle feroit le bonheur d'Edouart, elle retrouvoit au fond de ſon cœur l'eſpérance de voir renaître le ſien.

Près de quatre mois s'étoient écoulés depuis le départ de Milord Edouart, quand un jour Lady Alderſon ſe ſentit aſſez bien pour ſortir de ſon appartement. Elle deſcendit avec Lidy dans les jardins. Ses pas ſe tournerent par hazard vers ce boſquet où ſa tendreſſe imprudente avoit égaré ſa raiſon. Elle treſſaillit en l'appercevant; & baiſſant ſes yeux remplis de larmes, elle ſongea, en ſoupirant, combien ſon ſort ſe trouvoit changé

depuis le jour fatal où elle y étoit entrée avec Edouart. Bleſſée par l'aſpect de ce lieu, elle s'en éloigna, & continua triſtement ſa promenade. Chaque allée, chaque détour de ce jardin lui rappelloient des ſouvenirs bien chers. Elle marcha juſqu'à la nuit; & ſe trouvant fatiguée, elle reprit à pas lents le chemin de ſon appartement.

Soit que cet exercice déterminât la nature, ſoit que cet inſtant fût marqué par elle pour exciter les premiers mouvements d'une créature dont l'exiſtence étoit encore ignorée, Lady Sara ſentit en elle-même une agitation extraordinaire. Elle n'en pénétra pas d'abord la cauſe; mais elle la ſentit ſi ſouvent, que rapprochant pluſieurs accidents attribués à ſa maladie, & capables de confirmer le doute qui commençoit à s'élever dans ſon eſprit, elle connu enfin un malheur dont elle n'avoit pas même formé l'idée. Un ſentiment mêlé d'effroi,

de honte, d'inquiétude, la troubla, l'interdit, & cependant l'intéreſſa vivement à l'objet de cette nouvelle peine. Liée plus fortement à Edouart par la découverte de ſon état, elle prit courageuſement le parti de ſe regarder comme tenant à lui ſeul dans l'Univers. Les devoirs qui balançoient ſouvent ſes réſolutions, céderent entiérement à des obligations preſſantes & indiſpenſables; ainſi dès ce moment elle prépara tout pour quitter le Château d'Alderſon.

Forcée d'avouer ſa ſituation & ſes deſſeins à une de ſes femmes, la jeuneſſe & l'attachement ſincere de Lidy attirerent ſa confiance. Cette fille avoit une ſœur établie à Londres. Elle lui écrivit par ordre de ſa maîtreſſe, & la chargea de louer un appartement propre & commode, dans le quartier le moins fréquenté de la Ville, de le retenir au nom de Miſtriſs Hervey, jeune Dame mariée depuis un an,

Landesbibliothek Oldenburg

dont le mari étoit à l'armée, & que sa tendresse inquiete conduisoit à la Capitale, afin d'être à portée d'en avoir tous les jours des nouvelles.

La commission exactement remplie, Lidy enleva peu-à-peu du Château ce que Lady Alderson vouloit emporter. Elle déposa tout chez une fermiere dont elle étoit sûre; elle y fit ses coffres, & les envoya à Londres à l'adresse que sa sœur lui avoit donnée. Par le moyen de cette même fermiere, elle acheta une chaise, s'assura de deux chevaux & d'un postillon pour aller jusqu'à la premiere poste. Milady Albury, parente de Milord Alderson, étoit depuis trois mois au Château; elle partoit, alloit passer la mer & se rendre à Montpellier, où elle espéroit trouver du remede à une maladie de langueur dont elle se sentoit consumée. Lady Sara fixa son départ au même matin choisi par cette

Dame, dans le dessein de faire penser qu'elle l'accompagnoit, & d'embarrasser son pere sur la route où il devroit commencer ses recherches, s'il vouloit suivre ses pas.

La veille du jour où les espérances d'Edouart & de Sara furent si cruellement trompées, Milord Alderson avoit donné à sa fille une riche cassette, contenant les pierreries de sa mere, quantité de bijoux d'or, & deux mille guinées, dont elle devoit répandre une partie le lendemain à l'occasion de son mariage. Lidy se disposoit à transporter ces effets précieux, quand sa maîtresse l'arrêta. Il ne convient pas, lui dit-elle, à une fille assez malheureuse pour fuir la maison paternelle, de regarder comme à elle des dons qui ne lui ont pas été faits dans l'intention de l'aider à soutenir une démarche honteuse. Rien ne m'appartient ici, & je n'ai plus de droits à des biens dont je mérite d'être privée. Lidy resta

confuse à ce discours ; elle avoit déjà fait passer l'argent à Londres, mais elle n'osa l'avouer. Lady Alderson rassembla ce qui lui restoit de la somme annuelle destinée à son entretien & à ses plaisirs. Elle se trouva environ cinq cents livres sterlings, & pour trois fois autant de bijoux à son usage. Ce fut tout ce qu'elle se permit d'emporter d'une maison où elle laissoit l'espoir de la plus grande fortune.

Prête à partir, elle sentit une douleur extrême, en songeant que peut-être elle ne reverroit jamais son pere. Elle n'avoit point éprouvé de sa part cette tendre indulgence & ces douces caresses qui changent un respect imposé par l'éducation, entretenu par l'habitude, en une amitié vive & reconnoissante, en une préférence décidée ; sentiment que la nature n'inspire pas toujours. La bonté de nos parents le fait naître dans nos cœurs, & l'y rend chaque jour plus fort. La

fierte du caractere de Milord Alderſon ne lui permettoit pas de ſe livrer à des mouvements qu'il traitoit de foibleſſe & dont le charme lui étoit inconnu.

Sara lui écrivit d'une main tremblante; ſes expreſſions ſoumiſes, attendriſſantes, imploroient ſa pitié pour une fille coupable & malheureuſe, qui, ſe voyant forcée à ne plus vivre ſous ſes yeux, ſe trouvoit déjà punie d'une faute irréparable. Elle frémiſſoit de l'indignation que ſa fuite alloit élever dans le cœur d'un pere offenſé. Sans entreprendre de juſtifier une démarche, dont rien ne pouvoit excuſer la témérité, elle lui demandoit humblement pardon, en déplorant la cruelle néceſſité de ſe ſouſtraire à une autorité qu'elle reſpectoit, même à l'inſtant où par ſa conduite elle ſembloit la braver. Elle laiſſa cette lettre ſur ſa toilette, ſortit du Château avant le jour, ſe rendit à la ferme où ſa chaiſe l'attendoit.

Landesbibliothek Oldenburg

Après avoir libéralement récompensé la fermiere, elle partit avec Lidy, & arriva à Londres le soir du lendemain.

L'éloignement de Lady Sara, & sa lettre portée à Milord Alderson, le mirent dans un étonnement dont il ne sortit que pour se livrer à la fureur. La cassette retrouvée chez sa fille, lui parut une preuve qu'elle s'étoit ménagé un asyle où elle ne craindroit pas le besoin. Il la crut retirée à Wersteney, ou auprès de quelqu'amie du Comte de Revell. Cédant à son premier mouvement, il écrivit à ce Seigneur avec toute la fierté & l'aigreur qui lui étoient naturelles. Il ne demandoit pas à être informé de la retraite d'une fille trop indigne de lui appartenir; il ne lui feroit pas l'honneur de chercher à la sauver de sa propre imprudence; il prioit seulement Milord Revell de l'assurer de sa haine, de son mépris, d'un éternel abandon de sa part. Je ne

me souviendrai d'avoir été son père, disoit-il, en terminant cette terrible lettre, que pour prononcer sur elle la malédiction qu'attire sur sa tête un enfant ingrat & rebelle. Je vais détruire à jamais ses espérances temporelles, & je supplie le Ciel d'étendre cette exhérédation jusques sur son partage céleste.

Le Comte de Revell ignoroit encore la fuite de Lady Sara, & fut extrêmement surpris de l'apprendre par cette voye. Il envoya un Gentilhomme au Château d'Alderson pour assurer Milord que, depuis le jour où ils s'étoient séparés, il n'avoit entretenu aucun commerce avec Lady Alderson, & ne participoit en rien au chagrin qu'elle venoit de lui causer. Milord refusa de voir personne de la part du Comte; il répandit dans sa maison, que Lady Albury menoit Sara en France sans sa permission; il se plaignit hautement de cette Dame,

dont il supposa une lettre; il dit ensuite, en paroissant s'appaiser, que si ce voyage rétablissoit parfaitement sa fille, comme sa parente l'espéroit, il leur pardonneroit aisément à toutes deux de l'avoir entrepris malgré sa volonté. Peu de jours après, il fit courir le bruit que Lady Sara se trouvoit dangereusement malade à Calais. Il partit en poste avec un seul valet-de-chambre pour aller à son secours; il resta un mois absent: ce temps passé, il retourna à Alderson, affectant une douleur extrême de la mort de sa fille, dont le cercueil le suivoit. Il lui fit des obsèques magnifiques, mit toute sa maison & lui-même dans un deuil profond. Lady Sara fut tendrement pleurée; on la regretta long-temps. Milord Revell vit avec indifférence une feinte, qu'il trouva basse & ridicule. Il ne s'empressa point à détruire l'erreur de la Province; c'étoit un soin qu'il réservoit à

Edouart. Lady Albury, prévenue par Milord Alderſon, garda le ſecret; ainſi perſonne ne douta de la mort de Lady Sara.

Arrivée à Londres, elle écrivit à Edouart; il ſavoit qu'elle y alloit, mais il ignoroit la raiſon qui l'obligeoit d'avancer le temps où elle devoit s'y rendre. Elle vouloit la lui apprendre; mais l'embarras qu'elle trouvoit à s'exprimer ſur ce ſujet, lui fit de jour en jour remettre cette confidence. Ses occupations dans ſa retraite, étoient les mêmes qu'au Château d'Alderſon; Edouart, toujours préſent à ſa penſée, rempliſſoit tous ſes moments, & lui faiſoit perdre le ſouvenir des triſtes idées où elle s'abandonnoit à Alderſon.

L'amour eſt la ſeule paſſion qui ſuffiſe entiérement à notre cœur. Maîtreſſe ſouveraine de l'ame, elle en bannit inſenſiblement tout ce qui lui eſt étranger. On oublie, en aimant, s'il exiſte d'autres objets

que

que celui de ſon affection; l'étendue de l'Univers ſemble diminuer à nos yeux, & nous en appercevons ſeulement l'eſpace où ſe renferme nos deſirs.

On vantoit beaucoup à Londres un Peintre Italien, dont le talent pour le portrait étoit extraordinaire. Lady Sara ſe fit peindre par lui. Elle eſt ſi parfaitement repréſentée dans ce tableau, que vous-même, Madame, l'avez d'abord reconnue. Elle travailla avec application à le copier en petit, & envoya ſon ouvrage à Edouart. Elle s'amuſa enſuite à écrire un journal des événements où ſon cœur l'intéreſſoit; elle le commença du premier jour qu'Edouart s'étoit offert à ſes yeux; ſes ſentiments y furent exprimés avec cette aimable naïveté que donne une ame tendre & un caractere vrai. Peut-être en compoſant ce journal vouloit-elle comparer les temps, rappeller à Edouart, ſi ſon ardeur ſe

ralentissoit jamais, combien elle avoit sacrifié à sa tendresse, & le prix dont il devoit payer tant d'amour. C'est de ce manuscrit d'où j'ai tiré ce que je viens de vous apprendre; & Lidy m'a souvent répété dans la suite les circonstances du dernier des malheurs de l'infortunée Sara.

Elle étoit logée chez la veuve d'un Officier subalterne, nommée Mistris Larkin. Cette femme avoit l'humeur douce, de l'esprit, & assez d'usage du monde. Lady Alderson passoit dans sa maison pour la femme d'un simple Gentilhomme du Comté de Kent. Mistris Larkin, frappée de l'air de dignité répandu sur toute sa personne, sur ses moindres actions, étonnée de sa grande retraite, regardant comme un mérite supérieur en elle le peu d'empressement qu'elle montroit à jouir des amusements de la ville, & la solitude que s'imposoit une Dame si jeune, si belle, si propre à briller dans le monde, con-

çut d'elle ſa plus haute idée, lui montra bientôt un attachement tendre, reſpectueux, & s'appliqua à prévenir ſes deſirs. Lady Sara fut ſenſible à ſes attentions; ſa ſociété ne lui déplaiſant point, Miſtriſs Larkin paſſoit une partie des jours auprès d'elle.

Plus de ſix mois s'étoient écoulés depuis l'abſence d'Edouart : un long ſiege avoit retardé les opérations de la campagne. Le paſſionné Lord écrivoit à Sara dans l'attente d'une bataille qui devoit la terminer, & le ramener aux pieds de la maîtreſſe de ſon cœur. Son impatience augmentoit celle de Lady Alderſon. Inquiete, troublée, elle adreſſoit au Ciel des vœux ardents pour la conſervation d'une tête ſi chere. Le retard d'un Courier la livroit à des terreurs mortelles; elle perdoit inſenſiblement le repos, & ſes nuits ſe paſſoient à deſirer & à craindre les nouvelles du lendemain.

Elle reçut à la fois deux lettres d'Edouart, bien capables de dissiper son effroi. Il l'assuroit qu'on alloit se séparer sans action; la supplioit d'éloigner de son esprit les tristes idées dont elle s'occupoit. Il le promettoit, il se flattoit de la revoir avant la fin du mois. Toutes ses expressions montroient une extrême gayeté. Elles tromperent Sara ; son cœur s'abandonna à la plus douce espérance. Le lendemain le Courier manqua sans lui causer beaucoup d'allarmes. Elle pensa qu'Edouart revenoit peut-être, & vouloit la surprendre.

Mistris Larkin avoit dans cette même armée un neveu qu'elle aimoit tendrement. Comme elle entroit le soir chez Lady Sara, elle reçut par un Courier dépêché au Prince Thomas, un billet de ce neveu. Elle l'ouvrit, le lut, & jetta un cri perçant. Lady Alderson l'entendit, courut à elle, lui demanda pourquoi elle crioit. Cette femme

consternée, oubliant l'intérêt que la jeune Lady pouvoit prendre elle-même à de si funestes nouvelles, lui présenta le billet de son neveu. Il contenoit ce peu de mots.

„ Nous venons de donner une „ bataille & de la perdre. Je suis „ blessé, mais légérement. Nous „ fuyons; je vous écris à six lieues „ du champ fatal où nous laissons „ dix mille des nôtres. J'ai vu tom- „ ber Milord d'Orset, mon Pro- „ tecteur & mon ami. Je voudrois „ être mort hier: je ne puis vous „ en dire davantage. On m'aver- „ tit que nous allons marcher pour „ nous retirer encore. „ Lady Sara eut à peine fini de lire, qu'elle tomba saisie de crainte dans les bras de Mistris Larkin, en prononçant d'une voix basse: ô Edouart, ô mon cher Edouart! On la ranima avec de l'eau & des sels; mais effrayée, tremblante, hors d'elle-même, le serrement de son cœur ne lui permettoit de s'expri-

mer que par des exclamations. Levant triſtement vers le Ciel ſes yeux remplis de larmes, grand Dieu! Dieu tout-puiſſant, s'écrioit-elle : eſt-il temps, eſt-il encore temps de t'implorer?

Elle attendit le lendemain avec une impatience, une agitation, qui ne lui laiſſerent pas donner un inſtant au repos. Aucun Courier n'arriva. On l'aſſuroit en vain qu'ils ne pouvoient paſſer. Ce ſilence funeſte lui parut celui de la mort. Il n'eſt plus, diſoit-elle à Lidy ; non, il n'eſt plus ; je l'ai perdu pour jamais.

Pluſieurs jours ſe paſſerent dans cette horrible incertitude. Chaque mouvement qui ſe faiſoit autour de la malheureuſe Sara, lui cauſoit une révolution ſi grande, qu'à peine oſoit-on troubler la ſolitude où elle vouloit demeurer. Elle ne ſentoit plus ſon exiſtence que par les agitations douloureuſes qu'excitoit en elle l'attente d'une con-

firmation déſeſpérante. Seule dans ſon cabinet, proſternée devant l'Etre ſuprême, les mains élevées vers lui, ſes cris, ſes gémiſſements, lui demandoient la vie d'Edouart. Qu'il vive, c'eſt aſſez, répétoit-elle avec ardeur; qu'il vive, & que je le perde! que ſes jours conſervés ne ſoient plus pour moi! que je pleure ſon éloignement, ſon indifférence, ſa haine, ſes mépris même; mais jamais, jamais ſa mort! Abandonnée, avilie, déshonorée, privée de tout, ſans amis, ſans aſyle, j'expierai ſa faute & la mienne. Dieu des vengeances, tu l'es auſſi des miſéricordes! Ah ne frappe que moi. Daigne accorder ſa vie à mes vœux, aux larmes ameres que je répands devant toi! je mourrai contente, ſi j'apprends en expirant que ton bras l'a ſauvé, qu'il vit, & qu'il eſt heureux! Hélas, l'objet de tant de pleurs, d'un ſentiment ſi tendre, ſi déſintéreſſé, n'étoit déjà plus. Percé de trois coups mor-

tels, renverſé, foulé aux pieds des chevaux, ſouillé de ſang & de pouſſiere, Edouart, confondu dans un monceau de morts, n'avoit pas même été reconnu. On le crut priſonnier, enſuite perdu. Sir Humfroid, pris à côté de ſon Maître expirant, qu'il s'efforçoit de relever, pouvoit ſeul donner des éclairciſſements ſur ſon ſort; mais dangereuſement bleſſé lui-même, il reſta pluſieurs jours ſans être en état de parler ni d'écrire.

Lady Sara envoya un exprès à Milord Revell. Elle le croyoit informé du deſtin d'Edouart, & le ſupplioit de l'en inſtruire. Le Comte reçut en même-temps ſon courier & une lettre de Sir Humfroid; la confirmation de la mort d'Edouart le pénétra de douleur, & les expreſſions de Sara en augmenterent l'amertume. Sa jeuneſſe, ſes qualités aimables, ſa tendreſſe, ſon malheur, intéreſſerent vivement le cœur ſenſible de Milord. Elle avoit

été si chere à Edouart; il la regardoit en ce moment comme une partie précieuse de l'ami qu'il pleuroit; & son ame généreuse & délicate crut pouvoir obliger encore Edouart, en servant l'objet de ses plus douces affections. Il sortoit d'une maladie causée par l'inquiétude & le chagrin, il se trouvoit très-foible; cependant il écrivit à Lady Alderson: Nous avons perdu, Madame, lui disoit-il, l'ami que nous aimions uniquement tous deux; unissons nos regrets: permettez-moi de vous nommer ma fille, de vous montrer les sentiments & de pere & d'époux; disposez de mes soins, de tout ce qui m'appartient; j'irai apprendre de vous-même quelles sont à présent vos intentions: prêt à m'y conformer, je me rendrai à Londres dans huit jours; j'y recevrai vos ordres; il ne me reste plus de desir, Madame, que celui de vous devenir utile.

Une assurance si positive de la mort d'Edouart, porta le désespoir dans l'ame de la triste Sara. Aucune considération ne fut capable d'en arrêter les mouvements; elle s'abandonna aux regrets les plus vifs, aux plaintes les plus touchantes: ces violentes agitations épuiserent enfin ses forces. Elle resta deux heures sans connoissance, & ne fut rappellée à la vie que par des douleurs aiguës & redoublées. Tant de trouble & d'émotion avoient avancé le temps où elle devoit naturellement les sentir. Je vis le jour, ma naissance aigrit ses tourments; mes premiers cris se mêlerent aux gémissements de son cœur; elle les entendit, ils pénétrerent jusqu'au fond de son ame. O, malheureux enfant, s'écria-t-elle, tu ne prononceras jamais le doux nom de pere!

Depuis cet instant, elle s'affoiblit de plus en plus. Elle gardoit un morne silence, & ne le rompoit

que pour exprimer sa profonde tristesse: tout l'importunoit; elle repoussoit avec répugnance les aliments qui lui étoient présentés. Son cœur fermé à toute espece de consolation, lui rendoit les soins insupportables : elle faisoit signe de la main de s'éloigner; & quand les femmes qui la servoient la laissoient seule, elles l'entendoient donner un libre cours à ses pleurs, & répéter mille fois le nom d'Edouart. Il n'est donc plus, disoit-elle, il est mort : ah, Dieu, il est mort! Il ne m'entend point, il ne m'entendra jamais! Il est disparu, disparu pour toujours. Edouart ne s'offrira jamais à mes regards; son ame est retournée dans le séjour céleste. Ah! du moins, du moins, s'écrioit-elle, si je pouvois fixer encore mes tristes yeux sur ta dépouille mortelle! aimable & cher Edouart! hélas! tu n'as pas même un tombeau que je puisse arroser de mes larmes, où il me soit per-

mis d'eſpérer que nos cendres ſeront réunies.

La conſtitution délicate de Lady Alderſon la rendoit incapable de réſiſter long-temps à une douleur ſi forte ; ſon ſang s'alluma, une fievre ardente la mit bientôt dans un danger extrême ; on déſeſpéroit déjà de ſa vie, quand Milord Revell ſe fit annoncer chez elle. Ce Seigneur fut ſenſiblement touché de l'état de Lady Alderſon. En s'avançant près d'elle, il détourna ſon viſage, dans la crainte de lui montrer combien il étoit attendri. Sa préſence cauſa la plus grande émotion à Sara ; elle s'apperçut du mouvement qu'il faiſoit ; & lui tendant les bras : ah ! ne me cachez pas votre pitié, Milord, lui dit-elle ; laiſſez-moi voir l'ami, le pere d'Edouart, donner des pleurs au ſort funeſte qui nous l'enleve ! Il n'eſt donc plus ! nous l'avons donc perdu pour jamais ! ah ! Milord, pour jamais ! L'abon-

dance de ſes larmes étouffant ſa voix, elle ne put en dire davantage.

Après quelques moments d'un triſte ſilence, Edouart ne vit plus que dans nos cœurs, Madame, dit le Comte : le Ciel ne m'a pas permis de voir vivre heureux le fils d'un ami qui me fut bien cher. Ma tendreſſe pour ce jeune infortuné n'eſt point éteinte avec lui. C'eſt en vous ſervant, Madame, que j'en donnerai des preuves conſtantes. Daignez me regarder comme un homme uniquement occupé du deſir de vous obliger. Alors il lui renouvella avec ardeur les offres qu'il lui avoit faites dans ſa lettre.

Mais qui pouvoit encore devenir utile à Lady Sara ? Quelle idée de bonheur auroit flatté une ame abattue ſous le poids de la douleur, dont les ſentiments vifs & paſſionnés venoient de perdre leur objet ſans rien perdre de leur force ? Eh de quel prix étoient à ſes yeux

la fortune, le monde, ses plaisirs, ses grandeurs, quand l'immensité de l'Univers ne pouvoit lui rendre Edouart.

Elle se fit apporter son écritoire, y prit ce journal qu'elle avoit commencé; & le présentant au Comte de Revell : j'ai une grace à vous demander, Milord, lui dit-elle. Mais n'osant vous entretenir sur l'unique sujet qui puisse m'intéresser encore, je vous prie de vouloir bien lire attentivement ce cahier. Mon extrême foiblesse & des raisons que vous comprendrez aisément, ne me permettent pas de vous révéler moi-même ma triste aventure. Quand vous serez instruit, si votre compassion généreuse ne se rebute point, si vous daignez l'étendre jusques sur l'objet de ma seule inquiétude, je descendrai dans le tombeau débarrassée d'un fardeau pénible, dont le poids aigrit toutes mes douleurs.

Le Comte reçut le cahier qu'elle

lui donnoit. Pénétré de l'état où il la laiſſoit, il ſe retira, après s'être ſolemnellement engagé à remplir à ſon égard tous les devoirs d'un pere & d'un ami.

Arrivé chez lui, il lut avec empreſſement l'écrit de Sara. En le finiſſant, il ſe rappella des diſcours échappés à Edouart pendant ſa maladie. Ils avoient alors excité des ſoupçons dans ſon eſprit; mais pénétré de reſpect pour Lady Alderſon, il ne s'y étoit point arrêté. Tout ce que diſoit Edouart, lui paroiſſoit l'effet d'une imagination bleſſée, dont les idées erroient ſur mille objets. Certain de ce qu'il n'oſoit penſer auparavant, il plaignit, il partagea la douleur de Sara, & ſe ſentit ému juſqu'au fond du cœur, en ſongeant à l'innocente créature, fruit d'un amour ſi malheureux. Il ſe livroit à des ſentiments de compaſſion, de tendreſſe, quand on vint l'avertir de retourner promptement chez Lady Alderſon.

Landesbibliothek Oldenburg

La vue d'un homme si attaché à Edouart, si chéri d'Edouart, lui avoit causé une révolution terrible. Après un long évanouissement, elle étoit un peu revenue à elle-même, mais si considérablement affoiblie, que ceux dont l'art tâchoit en vain de prolonger ses jours, la décidèrent très-près de sa fin.

Elle demandoit sans cesse le Comte de Revell. Quand on le lui annonça, elle se fit donner des gouttes fortifiantes; & rappellant tous ses esprits : ma faute vous est connue, Milord, lui dit-elle; je l'ai cruellement sentie, & mes derniers moments sont si douloureux, que j'ose espérer le pardon céleste. Je meurs, & laisse après moi une fille dont vous aimâtes le pere: qu'elle éprouve vos bontés. C'est le seul vœu d'un cœur où la chaleur commence à s'éteindre. Destinée à l'avilissement, même avant de naître, la honte, la misere, un titre infame; voilà

voilà l'héritage de la fille d'Edouart. Sa mere infortunée ne peut rien pour elle. Votre protection, Milord, eſt l'unique bien que le Ciel me laiſſe eſpérer en ſa faveur. Puiſſe ce Ciel, qui m'abandonna à l'égarement de mon cœur, regarder dans ſa bonté cette malheureuſe orpheline; & puiſſe-telle ne ſentir jamais une douleur égale à celle qui m'arrache la vie! Si la ſienne eſt conſervée, daignez lui faire connoître les auteurs de ſes jours: qu'elle donne des larmes à la mort de ſon pere, que ſa mémoire lui ſoit chere & reſpectable, que celle de ſa mere lui ſerve d'une triſte & utile leçon pour éviter ſes erreurs. Sa foibleſſe & ſes larmes la contraignirent de s'arrêter.

Milord Revell, vivement touché, remercia Lady Sara de la confiance dont elle l'honoroit; il lui promit, il lui jura de rendre heureux le ſort d'un enfant déjà cher à ſon cœur; alors elle ſonna. Lidy,

suivant l'ordre qu'elle en avoit reçu, m'apporta & me présenta à Milord. Il me prit dans ses bras; & me pressant contre son sein, il répéta en pleurant les promesses qu'il venoit de faire. Ma mere, arrosant mon visage de ses larmes, s'écria: ô ma fille! que toutes les puissances du Ciel veillent sur toi! Au défaut des grandeurs qui devoient être ton partage, puisse-tu posséder un cœur paisible & vertueux! Elle fit signe à Lidy de m'emporter; & s'adressant au Comte de Revell, après m'avoir encore recommandée à ses soins, & réglé ce qu'elle désiroit donner à Lidy: J'ai écrit à Milord Alderson, dit-elle d'un ton affoibli; vous voudrez bien fermer ma lettre: je souhaite qu'elle lui soit envoyée dès l'instant où je ne serai plus. Sa juste indignation cessera peut-être avec ma vie. Je ne me flatte point de l'attendrir pour ma fille. J'ai cru pourtant devoir à cet enfant une démarche

dont j'espere peu. C'est vous, Milord, c'est vous seul qui me rassurez sur son destin. Alors elle lui fit remettre les clefs de tout ce qui lui appartenoit. Elle serra la main du Comte, lui dit adieu; & se sentant plus mal, elle ôta de son col un ruban, où le portrait d'Edouart étoit attaché : elle le fixa long-temps, & dit d'une voix basse, entrecoupée par ses soupirs: Image du plus aimable des mortels, image chérie, autrefois les délices de mes yeux, l'objet de tous mes plaisirs, devenue celui de ma profonde douleur, je ne te perdrai de vue qu'en cessant de vivre. Elle l'approcha de ses levres, le baisa avec ardeur : elle sembloit avoir réuni toutes ses forces pour ce dernier acte de sa tendresse; elle ne parla plus, ses yeux se fermerent, elle expira sans faire le moindre mouvement, ni retirer ses mains qui pressoient le portrait d'Edouart contre sa bouche.

Combien de fois la mienne y a cherché la trace de ſes pleurs! O Sara! ô ma mere! Vous avez ſouhaité que la mémoire d'Edouart me fût *chere* & *reſpectable*; vous n'oſâtes exiger mon reſpect pour vous même: puiſſai-je mourir malheureuſe & mépriſée à l'inſtant où la mémoire de Lady Alderſon ceſſera de m'être chere & reſpectable!.... Pardonnez, Madame, ah! pardonnez à une fille attendrie des détails triſtes & longs, qui peut-être auront ému votre cœur trop ſenſible. Emportée par un ſentiment vif, je n'ai pu paſſer légérement ſur un ſujet ſi intéreſſant pour moi. Hélas, je ne mettrai ſous vos yeux que des ſujets d'amertume. La douleur eſt le ſentiment habituel de mon ame; une paſſion vive & tendre ſembloit devoir y exciter des mouvements plus doux. Condamnée par la bizarrerie de mon ſort à n'en connoître que les peines, déterminée à ne jamais ren-

dre ma tendreſſe heureuſe, ſi je n'oſe m'en occuper, je me plais au moins à m'applaudir du ſacrifice que j'en fais.

Le premier ſoin de Milord Revell, après la mort de Lady Sara, fut de chercher la lettre qu'il devoit envoyer à ſon pere. Il la trouva ſous une enveloppe ouverte. Elle l'avoit écrite dans le ſentiment d'une douleur ſi vive, ſes expreſſions étoient ſi animées, elle prioit avec tant d'ardeur pour l'infortunée créature, privée de tout appui par la perte d'Edouart & la mort prochaine de ſa mere, que, malgré la connoiſſance de l'extrême dureté de Milord Alderſon, le Comte eſpéra qu'il ſeroit attendri de la démarche ſoumiſe & touchante d'une fille, dont la fin prématurée & malheureuſe devoit exciter ſa pitié, & faire évanouir tous ſes reſſentiments.

Il ferma le paquet, y mit les armes de Sara; & ne voulant plus

ſe compromettre avec un homme qu'il mépriſoit, il dicta une Lettre à Lidy. Après un détail circonſtancié de la mort de ſa maîtreſſe, cette fille demandoit les ordres de Milord pour l'inhumation du corps & la conduite qu'elle devoit tenir à mon égard. On envoya un Exprès au Château d'Alderſon. Rien ne peut exprimer la fureur de Milord en appercevant l'écriture de ſa fille. Il déchira ſa lettre ſans l'ouvrir; ſachant de quelle main venoit l'autre, il la jetta avec mépris, ordonnant d'un ton menaçant au courier de la reprendre, & de s'éloigner promptement.

Milord Revell, informé de cet emportement, jugea inutile de rien tenter davantage; il ſe chargea ſeul de remplir les derniers vœux de ma mere, & ne daigna pas s'obſtiner à inſtruire Milord Alderſon du deſtin de ſa fille. Six jours après ſa mort, Lady Alderſon fut portée ſans pompe à Rocheſter, dans la

ſépulture des Comtes de Revell. Milord me tint ſur les fonts avec Miſtriſs Larkin; il me nomma Jenny, fille d'Edouart de Salisbury & de Sara Alderſon. On me conduiſit à Eſſex pour y être nourrie. Miſtriſs Larkin, tous ceux qui avoient ſervi ou aſſiſté ma mere, reçurent des marques de la libéralité de Milord. Lidy reſta près de moi, & conſerva à mon ſervice les avantages de ſa premiere condition; elle m'attacha au col le petit portrait d'Edouart. Celui de ma mere, qui la repréſentoit entiere, fut placé en face de mon berceau. Lidy reçut ordre de m'apprendre à le conſidérer avec une reſpectueuſe tendreſſe, dès que mes yeux ſeroient capables de diſtinguer les objets. On réſerva les bijoux de ma mere pour m'être donnés un jour; le reſte de ſes effets fut vendu, & Milord plaça ce qu'elle laiſſoit à la banque de Londres. La rente augmentant chaque an-

née le fond, produisit avec le temps une somme qui eût été suffisante pour me mettre à l'abri du besoin, si le hazard n'avoit disposé cruellement de tout ce qui m'étoit destiné.

Au commencement de ma sixieme année, Milord me conduisit dans une pension près d'Oxford. J'y entrai sous le nom de Miss Jenny Glanville, fille de Qualité que ses parents, retenus à la Jamaïque pour le service du Roi, vouloient faire élever en Angleterre. Les fréquentes visites de Milord, l'amitié dont il m'honoroit, & la richesse des habits qu'il se plaisoit à me voir porter, donnerent une haute opinion de ma fortune. Il eût été difficile de former des doutes sur la naissance d'un enfant confié à ses soins.

Je reçus dans cette maison l'éducation distinguée qu'on y donnoit aux filles des plus grands Seigneurs. Un esprit porté vers la réflexion,

assez de fierté pour craindre la plus douce réprimande, & le desir de me faire aimer, m'engagerent naturellement à profiter du soin qu'on prenoit de m'instruire. J'appris facilement tout ce qui forme le caractere d'une femme destinée à être riche & à tenir un rang dans le monde; mais on ne m'enseigna point ces principes solides & vrais, qui nous rendent capables de jouir avec modération des biens de la fortune, ou nous aident à en supporter courageusement la privation; principes si nécessaires pour conserver de la dignité dans les divers événements de la vie. C'est par eux seuls que nous pouvons souffrir beaucoup, & ne pas nous trouver tout-à-fait malheureux. On nous épargneroit bien des peines, si on nous apprenoit à ne rougir que du reproche de notre cœur.

Milord Revell avoit des parents fort éloignés, mais attentifs sur ses démarches. Son extrême amitié

pour le fils du Duc de Salisbury, en détruisant leurs avides espérances, les écarta long-temps de sa maison. La mort d'Edouart les rapprocha de Milord. Ils le recherchèrent; bientôt son cœur s'ouvrit aux soins qu'ils prirent de lui plaire. Il étoit dans cet âge où l'on sent le besoin des attentions & de la complaisance; besoin qui les rend agréables, & fait fermer les yeux sur leurs motifs.

Peu à peu Milord cessa de jouir de sa liberté. Il se vit entouré d'amis officieux qui examinoient ses mouvements, éclairoient tous ses pas; je devins l'objet de leur curiosité. On lui parloit de sa Pupille, on désiroit de la voir, de la connoître. Mais il gardoit un profond silence sur ce qui me concernoit. Afin de mieux cacher ses bontés pour moi, il raya de son testament l'article où j'étois nommée, dans la crainte qu'un legs trop considérable ne m'attirât de puissants en-

nemis, & n'expoſât ſes diſpoſitions à être conteſtées. Sa généreuſe attention lui fit craindre auſſi de ſe voir prévenu par la mort ou l'affoibliſſement de ſon eſprit, avant d'avoir fixé mon ſort, & le porta à prendre des meſures pour l'aſſurer.

Sir Humfroi, toujours attaché à lui, avoit ſa confiance, & la méritoit par ſon zele & ſa probité. Milord s'ouvrit à lui ſur le ſujet d'une ſi noble inquiétude, & s'arrêta au moyen qu'il trouvoit le plus propre à la diſſiper. Il remit un porte-feuille à Sir Humfroi, contenant, en billets de banque, quinze mille livres ſterlings, dont il me faiſoit préſent, & plus de quatre mille venant de ma mere. Dans cette derniere ſomme étoit compris le fonds d'une petite rente aſſignée à Lidy. Milord enjoignit à Sir Humfroi de continuer à mettre le revenu de mon bien en augmentation du principal. Il ajouta

à ce dépôt les bijoux de Lady Alderſon, avec tous les papiers qui intéreſſoient ſa mémoire, & pouvoient m'éclaircir ſur ma naiſſance.

Sir Humfroi s'engagea à remplir les deſirs de Milord. Il lui promit de me rendre maîtreſſe de ma fortune quand j'aurois atteint ma dix-huitieme année, ſi, dans ce temps, Milord n'étoit plus en état de ſuivre lui-même ſes diſpoſitions. Les papiers de ma mere, cachetés du ſceau d'Edouart & du ſien, furent mis entre les mains de Lidy, pour me les donner lorſqu'elle en recevroit l'ordre. Sir Humfroi y joignit une reconnoiſſance fort étendue, ſpécifiant le nombre & la qualité des effets dont il s'avouoit dépoſitaire. Trois ans après je perdis mon unique ami, mon vertueux protecteur. Sa tendre prévoyance avoit voulu aſſurer mon bonheur. Mais que peut la vaine prudence des foibles humains, contre un hazard deſtructeur des projets les

plus profonds & les mieux conduits! Un instant renverse nos arrangements, dissipe nos espérances, & nous livre à tous les maux que les vues bornées des hommes semblent avoir pour jamais éloignés de nous.

Je pleurai Milord, je le pleurai beaucoup. Mais il est un âge où l'impression de la douleur s'efface si rapidement, qu'on peut la nommer une courte interruption de la joye. Combien de fois j'ai donné depuis des larmes ameres au souvenir de cet ami vraiment généreux! Hélas, ses bontés, sa tendresse, ses bienfaits n'ont pu m'arracher à ma triste destinée. Ah! Madame! que l'enfance est un état heureux! pourquoi ne jouit-on du bonheur que dans le temps où l'on ne peut le connoître; où loin de s'applaudir du calme intérieur de son ame, on porte ordinairement ses idées sur l'avenir qui doit l'altérer ou le détruire? Je parvins à

ma quinzieme année, sans qu'une seule réflexion eût agité mon esprit ou troublé la douce uniformité de ma vie; mais un événement, en apparence bien indifférent, commença à me faire sentir de l'inquiétude sur ma naissance, ou du moins sur la conduite de mes parents à mon égard.

Me promenant un jour avec six de mes compagnes, leurs femmes, Lidy, & deux de nos gouvernantes, je gagnai le haut d'une colline, d'où j'apperçus à peu de distance une maison dont l'aspect me parut charmant: je proposai d'aller de ce côté; personne ne s'opposant à ce desir, nous traversâmes pour la premiere fois la plaine qui bornoit ordinairement notre promenade, & nous parvînmes à l'avenue du château. Un Jardinier travaillant à élaguer les arbres, voulut bien nous ouvrir une petite porte. Elle nous conduisit dans le jardin le plus riant & le plus agréable

qu'il fût possible de voir. Le jardinier nous servant de guide, nous parcourûmes ce beau lieu avec ce plaisir enfantin que la moindre nouveauté excite. Un bosquet rempli de fleurs, où quatre fontaines jaillissantes répandoient une extrême fraîcheur, nous parut propre à nous reposer. Nos gouvernantes & nos femmes s'assirent sur le gazon; mais l'activité naturelle de notre âge, nous porta bientôt à chercher de l'amusement, & nous nous mîmes à danser toutes les contredanses qu'on nous avoit apprises.

Pendant que cet exercice nous occupoit, un jeune homme en habit de chasse parut tout-à-coup au milieu de nous. En l'appercevant, mes compagnes cessèrent de danser. Plus animée, ou plus distraite que les autres, je me fâchai contre elles, sans faire attention au spectateur dont la vue les avoit arrêtées. Mes yeux se fixèrent enfin

sur lui, nos regards se rencontrerent; mais il lut aisément dans les miens qu'il m'étoit importun.

Il s'avança vers moi, me salua, en s'inclinant profondement; il me demanda pardon d'avoir troublé par sa présence un divertissement, sans doute attrayant pour moi, & qui me faisoit développer tant de graces en m'y livrant. On ne peut sans regret vous priver d'un instant de plaisir, ajouta-t-il; si ma vue vous inspire de la tristesse ou du dégoût, j'aurai deux sujets de me plaindre du hazard qui m'a fait vous rencontrer.

A ce mot de plainte, Mistris Anna, la plus âgée de nos Gouvernantes, crut avoir commis une grande faute en nous laissant entrer dans cette maison où elle ne connoissoit personne: jugeant, à l'air noble du jeune chasseur, qu'il en étoit le maître, elle se mit à le complimenter si ridiculement, que je ne pus m'empêcher de rire de

sa

sa gravité & de ses discours. Ce retour de ma bonne humeur ranima la gayeté de notre petite troupe. Celui qui l'avoit troublée, ayant tout de suite proposé de reprendre la contredanse interrompue, nous nous regardâmes, & d'un commun accord nous la continuâmes avec autant de plaisir qu'auparavant.

Pendant ce temps, le Jardinier qui nous avoit introduites, reçut des ordres, sortit du bosquet, & revint peu de moments après chargé de fleurs & de fruits. Plusieurs Valets à sa suite apportoient toutes sortes de rafraîchissements. Le Cavalier, dont l'attention les faisoit paroître si à propos, nous les présenta. Il les offroit d'un air si poli, si empressé, que nous ne pûmes nous défendre de les accepter. L'heure de se retirer venue, nous voulûmes prendre congé de lui; mais la nuit approchant, l'apparence qu'elle pourroit nous sur-

prendre en chemin, fournit à l'officieux Chasseur un prétexte pour nous accompagner. Il me présenta une main, Miss Clifford reçut l'autre; nous nous mîmes à marcher, nous entretenant tous trois avec autant de liberté que si nous nous fussions connus depuis long-temps.

Arrivés à la porte où nous devions nous séparer, notre conducteur parut se faire une extrême violence pour nous quitter. Un air triste succéda à son enjouement; prêt à s'éloigner, il trouvoit toujours des raisons de rester, & Miss Clifford approuvoit toutes celles qu'il imaginoit. Il s'étoit curieusement informé à nous-mêmes, de mon nom, de ma qualité, de ceux dont je dépendois. Ma compagne l'avoit satisfait sur tous ces points. Ses questions réitérées commencoient à me fatiguer, lorsqu'enfin il se détermina à nous laisser.

Cette rencontre nous servit d'entretien tout le soir. On nous dit

que le château où nous avions eté, appartenoit à Milord Clare, un Pair d'Irlande, eſtimé à la Cour, chéri de la Nation; mais devenu triſte & preſque farouche par un événement malheureux. Paſſionnément amoureux de la fille de Milord Clarendon, prêt à s'unir avec elle, une mort cruelle & imprévue la lui avoit enlevée. Depuis deux ans il la pleuroit, & paſſoit une grande partie de l'année dans cette terre, afin de ſe livrer ſans diſtraction à la tendre mélancolie qu'il ſembloit ſe plaire à conſerver. Ses amis partageoient tour-à-tour ſa ſolitude, mais ne pouvoient l'en arracher. Sir Edmond ſon frere, âgé de dix-neuf ans y vivoit avec lui, & partoit inceſſamment pour commencer ſes voyages..... Sir Edmond! que ce nom me cauſe de trouble & d'agitation! Ah! Madame, pourquoi le jeune frere de Milord Clare ne s'offrit-il point alors à mes regards! Deſtiné à

m'aimer, à me plaire, dès ce temps il eût fait sur mon cœur cette impression vive & tendre, où se mêle à présent tant d'amertume : j'aurois suivi sans contrainte un penchant que la reconnoissance & l'amitié me défendent d'écouter, de satisfaire. Ah ! cet aimable Edmond ! puisque je devois le voir, pourquoi l'ai-je vu si tard ! pourquoi ne puis-je le rendre heureux ! Quelle fatalité me force à lui cacher mon amour, à renoncer à mon bonheur, & à la certitude de faire le sien en comblant mes vœux les plus ardents !

Miss Clifford vouloit deviner lequel des deux freres s'étoit trouvé dans le bosquet. La figure de la personne que nous avions vue annonçoit plus de dix-neuf ans, & son air vif & enjoué ne convenoit point à Milord Clare : trois jours après notre promenade, cette lettre éclaircit nos doutes.

LETTRE de Sir James Hantley à Miſs Jenny Glanville.

Charmante Miſs,

„ Depuis un mois que je ſuis chez
„ Milord Clare, contemplant avec
„ effroi les triſtes effets d'un amour
„ malheureux, je croyois m'être
„ affermi par mes réflexions con-
„ tre un penchant qui m'a tou-
„ jours paru redoutable. Mais un
„ trait parti de vos yeux m'enleve
„ à moi-même, détruit la force de
„ l'exemple, & rend inutiles les
„ conſeils de la raiſon. Que de
„ beautés, de graces, de charmes
„ différents ont ſéduit mon eſprit
„ & touché mon cœur..... Ne
„ vous offenſez pas, aimable Miſs,
„ d'un aveu ſi libre. Le ſentiment
„ qui me l'arrache eſt auſſi reſpec-
„ tueux que vif & paſſionné; il
„ m'entraîne rapidement & ſe
„ montre malgré moi. On m'a re-
„ fuſé durement l'honneur de vous

„ voir. Je me suis présenté deux
„ fois en vain; daignez m'entendre, ou me faire instruire par
„ quelles démarches je puis obtenir la permission de vous rendre
„ des soins. Celui dont vous avez
„ touché le cœur peut prétendre
„ à Miss Jenny, si tout ce qui attire de la considération dans le
„ monde, n'est pas un titre trop
„ foible pour atteindre à son estime & mériter de sa part une
„ préférence où tendent tous les
„ vœux de James Hantley Baronnet.

Une femme qui nous vendoit des rubans, me donna cette lettre avec beaucoup de mystere, & me pria de cacher de quelle main je la tenois. C'étoit Lidy, dont les refus chagrinoient le Baronnet; elle n'avoit pu consentir à lui accorder la liberté de me parler. Exacte à suivre les intentions de Milord Revell, elle ne croyoit

pas devoir laiſſer approcher de moi un homme dont la figure aimable pouvoit me plaire & me conduire à attendre avec chagrin le temps preſcrit par ce Seigneur pour me rendre maîtreſſe de moi-même.

Je lus cette lettre ſans émotion. Une exceſſive vanité peut ſeule faire trouver du plaiſir à inſpirer des ſentiments que l'on ne partage pas. L'amour du Baronnet ne me toucha point; & loin d'en garder le ſecret, je portai ſa lettre à Lidy.

Cette fille, née dans une condition où l'intérêt ſeul donne ordinairement quelqu'eſſor à l'eſprit, avoit employé le loiſir dont elle jouiſſoit auprès de moi, à orner le ſien par des lectures choiſies. Ses connoiſſances acquiſes, jointes à l'extrême bonté de ſon cœur, la rendoient fort aimable. Elle penſoit juſte, & s'exprimoit bien. On la diſtinguoit dans la maiſon; elle

m'étoit tendrement attachée; je l'aimois: un manque de confiance en elle, la moindre réserve m'auroit paru une espece de trahison.

Elle lut la lettre; & me la rendant ensuite: Que pensez-vous, Miss, me dit-elle? Rien, répondis-je; j'attends votre avis sur la conduite que je dois tenir. Si vous m'en croyez, reprit-elle, vous ferez peu d'attention à ces propos flatteurs. Un sexe hardi les prodigue; sa soumission apparente cache souvent des projets offensants. L'aimable ingénuité qui vous caractérise, n'est pas le partage ordinaire des hommes. Le plus vrai d'entre eux croit pouvoir nous en imposer sans crime. Une bizarre loi qu'ils se sont faite, les dispense de se montrer justes & honnêtes en traitant avec nous. Ils trompent sans rougir une moitié des créatures; mais en diminuant leurs obligations, ils étendent les nôtres, puisque l'honneur & les vertus, dont la

pratique nous eſt impoſée, nous forcent à nous conduire également bien avec nos compagnes & avec nos tyrans. Cependant, Miſs, ajouta-t-elle, vous, êtes la maîtreſſe d'admettre ou de refuſer les viſites du Baronnet. Rien ne contraint vos inclinations. Celui qui vous obtiendra de vous-même, n'éprouvera point de difficulté de la part de Sir Humfroi. Je ſais pourtant que ſon deſſein, conforme à la volonté de Milord Revell, n'eſt pas de vous établir encore.

Eh pourquoi, dis-je alors, le temps de mon établiſſement dépend-il des volontés de Milord Revell, qui n'eſt plus, ou de celle de Sir Humfroi : N'ai-je pas des parents ? Malgré l'éloignement du pays qu'ils habitent, n'eſt-ce point à eux à diſpoſer de moi? Cette queſtion parut l'embarraſſer; elle ſoupira, baiſſa les yeux, & ne répondit point. Son ſilence, ſa triſ-

telle me causerent une sorte de trouble que je n'avois jamais senti. D'où vient, ma chere Lidy, continuai-je, ces parents, si attentifs à me procurer tout ce qui m'est utile ou agréable, négligent-ils de recevoir des marques de ma tendre reconnoissance? pourquoi Sir Humfroi est-il seul chargé d'une correspondance qui me seroit si chere? Ne pourroient-ils me permettre de leur écrire, & m'honorer directement de leurs bontés?

Lidy soupira encore, rêva un moment; & me regardant d'un air attendri: ô, Miss, Miss, me dit-elle, un espace immense vous sépare de ces parents, dont la protection seroit si nécessaire à votre jeunesse! Accoutumez-vous à penser que peut-être vous ne les verrez jamais. Formez-vous un caractere qui vous fasse trouver en vous-même la force de vous passer de vos amis naturels. Cultivez les heureuses qualités de votre ame.

Landesbibliothek Oldenburg

Chériſſez & conſervez la paix de votre cœur, & ne vous preſſez point d'approcher de vous un ſexe dangereux. Si vous ſaviez combien la paſſion que l'on cherche à vous inſpirer, a fait ſentir de douleur à votre mere! Vous apprendrez un jour.... Ses larmes l'interrompirent. Je ne pus l'obliger à s'expliquer davantage. Mais ſes diſcours & ſes pleurs me firent une vive impreſſion, & m'inſpirerent un deſir inquiet de connoître mes parents. J'embraſſai Lidy, je l'aſſurai que le Baronnet m'étoit indifférent; & lui donnant ſa lettre, je la laiſſai maîtreſſe d'y répondre.

Miſs Clifford avoit vu Sir James avec moins de froideur. Elle parloit de lui tout le jour, & ſouhaitoit de ſortir, dans l'eſpérance de le rencontrer encore. Ce deſir, qu'elle ne cachoit point, étoit excité par les détails où elle entroit continuellement ſur les chagrins de Milord Clare. Une tendre compaſ-

sion l'intéressoit à ses peines; elle se faisoit répéter cent fois les mêmes récits, & prononçoit à tout moment son nom. Je crus devoir la détromper; & pour lui prouver qu'elle n'avoit point vu Milord Clare, je priai Lidy de lui montrer la lettre du Baronnet.

Elle rougit en la lisant; mais la préférence qu'il me donnoit ne lui inspira point d'aigreur contre moi, & ne diminua pas le goût qu'elle avoit pris pour lui. Elle le prouva par une démarche singuliere, que l'extrême jeunesse, le peu d'expérience & beaucoup de vivacité pouvoient à peine rendre excusable aux yeux d'une personne sensée.

Après avoir tenté en vain tous les moyens de m'engager à répondre au Baronnet, elle lui écrivit en mon nom. Sa lettre étoit expressive, mais la jeune Miss la croyoit seulement polie. Elle lui disoit qu'assujettie aux volontés d'une

gouvernante sévere, je ne suivois point mes propres mouvements. Elle lui conseilloit de demander à Miss Clifford la permission de lui faire une visite ; il l'obtiendroit, elle l'en assuroit. La plus tendre amitié nous unissant toutes deux, s'il avoit accès auprès de ma compagne, il trouveroit aisément l'occasion de me voir & de me parler.

Miss Clifford signa mon nom, & envoya cette imprudente lettre sans me la communiquer. Le Baronnet charmé, déjà sûr d'être écouté, croyant m'écrire, répondit en termes reconnoissants & passionnés. Le soir même Miss Clifford reçut de lui un billet à sa propre adresse. Il la pressoit avec instance de lui permettre de venir l'assurer du respectueux desir qu'il sentoit d'obtenir son estime, & de goûter les charmes de sa société; on ne pouvoit, disoit-il, se trouver si près d'elle, sans former le dessein de lui rendre des soins & des hommages

qui lui étoient dus à tant de titres. Miſs lui fit dire qu'elle le verroit avec plaiſir.

Le lendemain on vint avertir Miſs Clifford de ſe rendre dans le ſallon où l'on recevoit les perſonnes du dehors. Un inſtant après elle m'envoya prier d'aller l'y trouver. Ma ſurpriſe, en voyant le Baronnet auprès d'elle, excita ſa gayeté : la converſation s'anima entre eux. Sir James déploya toutes les graces que l'uſage du monde, l'eſprit & l'enjouement répandent ſur les actions d'un homme qui veut plaire & croit réuſſir. L'aſſurance du ſuccès donne à une perſonne vaine un talent que les eſprits modeſtes acquierent difficilement, celui de développer ſes propres avantages, de les mettre dans un jour favorable, & de s'en parer avec cette aiſance qui prête à tout un charme ſéduiſant.

Miſs Clifford l'écoutoit attentivement, l'applaudiſſoit, ſe mon-

troit enchantée de ſes moindres expreſſions. Mon ſilence & ma froideur, trop marqués pour n'être point apperçus, ralentirent un peu la vivacité de Sir James. Son abord m'avoit paru libre; des mots prononcés tout bas, dont le ſens m'étoit échappé; je ne ſais quel air de confiance, même d'intelligence avec moi, me donnoient une ſorte d'embarras, ou d'humeur, que ſa prévention ſur ſon mérite pouvoit difficilement lui faire expliquer en ſa faveur. Sa viſite me ſembla longue: quand il nous eut laiſſées, Miſs Clifford m'avoua tout. Elle me montra une copie de ſon billet, & les deux réponſes du Baronnet, dont la premiere s'adreſſoit à moi. Elle me reprocha mon indifférence pour Sir James, me pria affectueuſement de ne point la priver du plaiſir innocent que ſa vue lui procuroit; plaiſir qu'elle perdroit ſi je rebutois ſes ſoins. Elle me parloit d'un ton attendri;

j'en fus touchée & lui promis tout, excepté de cacher à Lidy une démarche dont le myſtere me frappoit peut-être plus que l'irrégularité.

Mes idées n'étoient pas aſſez étendues pour me faire connoître combien ma compagne m'expoſoit dans cette occaſion ; la ſincérité de mon caractere & l'amitié me perſuadoient ſeules que je devois cette confidence à Lidy. Elle la reçut avec un peu de chagrin, & m'éclaira ſur l'opinion que Sir James prendroit de mes ſentiments, ſi je lui laiſſois penſer qu'une invitation ſi obligeante fût venue de moi. Après ce billet, ma réſerve lui paroîtroit un caprice, & ne détruiroit pas l'eſpece d'approbation donnée à ſon amour. Elle ſe chargea de le détromper, blâma fortement l'étourderie de Miſs Clifford, & la trouva très-difficile à réparer, ſans laiſſer pénétrer au Baronnet l'inclination qu'elle avoit pour lui.

Sir

Sir James fut très-fâché, en apprenant que ce billet flatteur n'étoit ni de ma main, ni de mon aveu. Il ressentoit un desir extrême de me plaire; de douces espérances s'élevoient déjà dans son cœur. Cette explication s'accordant avec mon accueil, lui causa beaucoup de douleur. Il l'exprima d'une façon touchante. Ses plaintes attendrirent Lidy. Rien ne l'attachoit à la résolution prise de ne point m'établir avant ma dix-huitieme année. Il lui paroissoit même plus avantageux pour moi d'être de bonne-heure sous la protection d'un mari, qu'abandonnée si jeune à ma propre conduite. Le Baronnet sembloit me convenir. Son âge, sa figure, sa naissance rendoient notre union sortable. Il étoit Ecossois, & dépendoit de sa mere. Mais plus de vingt mille livres sterlings qui accompagneroient le don de ma main, pouvoient m'attirer de la considération, & réparer aux yeux

d'une famille noble le défaut de ma naissance. Toutes ces réflexions faites en un instant, la déterminerent à ne pas s'opposer au desir ardent que Sir James montroit de me rendre des soins. Si je prenois du goût pour lui, elle en instruiroit Sir Humfroi, & le porteroit à avancer le temps où il devoit remettre ma fortune entre mes mains. Ainsi abandonnant au hazard les dispositions de mon cœur & le succès des vœux du Baronnet, sans lui permettre de m'adresser ses visites, elle voulut bien lui laisser la liberté de me voir avec Miss Clifford, & lui promit de ne me rien dire qui pût hâter ou retarder l'effet de ses soins.

Sir James, satisfait de cet arrangement, continua de faire une cour assidue à Miss Clifford. Malgré le tour assez naturel qu'avoit donné Lidy à la démarche de ma compagne, le Baronnet s'apperçut du tendre penchant de son cœur. Il

ne me voyoit jamais sans elle. Plusieurs femmes se tenoient habituellement dans le sallon, où nous recevions ses visites. Contraint de renfermer une partie de ses sentiments, il les exprimoit par des lettres passionnées. Cédant plutôt aux prieres de Miss Clifford, qu'à l'importune ardeur du Baronnet, je les recevois, mais sans jamais y répondre. Ma compagne les lisoit, s'étonnoit en me les voyant parcourir avec indifférence. Qui pourra vous plaire, me disoit-elle, si un homme si aimable, si digne d'être aimé, vous trouve insensible? Sa tendresse pour lui s'accroissoit tous les jours, elle ne le quittoit point sans regret; quand il paroissoit, le plaisir éclatoit dans ses yeux; mais l'innocence & la pureté de ses sentiments surpassoient encore leur vivacité.

Six mois se passerent sans apporter aucun changement dans son cœur, ni dans le mien. Sir James

vint un jour nous apprendre qu'il étoit obligé de partir incessamment pour l'Ecosse, sans savoir précisément le temps où l'importante affaire qui l'y conduisoit, lui permettroit de revenir. Il paroissoit agité d'une violente inquiétude; tout le bonheur de sa vie dépendoit, disoit-il, du succès de son voyage. L'incertitude de mes sentiments, la crainte de n'avoir fait aucun progrès dans mon cœur, la liberté où il me laissoit d'écouter les vœux d'un amant plus heureux, lui rendoient cette séparation pénible. Il versoit des larmes en me parlant; son accablement me toucha, par ce mouvement naturel dont un bon cœur est toujours affecté pour l'objet qu'il croit à plaindre. Mais Sir James ne put me conduire au-delà de cette espece de sensibilité. Une simple promesse de ne point m'engager avant son retour, si des événements imprévus ne m'y obligeoient pas, furent

les seules faveurs qu'il dut à mon attendrissement. Il partit ; Miss Clifford sentit cet éloignement. Son amour, pur & désintéressé, étoit sans jalousie comme sans espérance ; & sa tendre amitié pour moi ne s'affoiblissoit point par notre rivalité.

Un peu de temps avant que Sir James nous fît ses adieux, une lettre de Sir Humfroi avoit causé à Lidy la plus grande inquiétude. Sans vouloir m'instruire du sujet de son agitation, elle étoit partie précipitamment pour Londres. Elle y resta trois semaines. Le trouble où elle paroissoit en me quittant, son silence & ce long séjour à la Ville, m'étonnoient. J'attendois impatiemment son retour. Elle arriva le lendemain du départ de Sir James, abattue, changée, & presque méconnoissable. Je courus à sa rencontre ; mais elle me ramena dans mon cabinet, en ferma la porte, s'assit, soupira, & resta

sans mouvement. A peine commençois-je à lui demander le sujet de l'état où je la voyois, que sa douleur éclata. Elle jetta des cris perçants; & joignant ses mains, laissant tomber sa tête sur son sein: puissances du Ciel! s'écrioit-elle, que deviendrons-nous!

Emue, attendrie, effrayée, je la caressois, j'essuyois ses larmes: Qu'avez-vous, eh qu'avez-vous donc, ma chere Lidy, lui disois-je? Vous êtes perdue, Miss, cria-t-elle, en redoublant ses pleurs; perdue, ruinée, abymée, abandonnée dans l'immensité du monde, sans parents, sans amis, sans bien, sans appui. O Lady Sara! ô ma chere maîtresse! veillez du haut du Ciel sur votre malheureuse fille!

Je sentis un frémissement terrible à ces mots *d'abymée*, *perdue*; j'étois bien éloignée pourtant d'en envisager toute l'horreur. Je pressois Lidy de s'expliquer: j'attendois en tremblant qu'elle parlât;

mais ses cris, ses pleurs, son saisissement, suspendoient en elle la faculté de s'énoncer. Elle ne s'exprimoit que par des gémissements, des invocations ardentes : ô Sara! ô Edouart! répétoit-elle toujours, protégez, sauvez l'infortunée Jenny.

L'abondance de ses larmes ayant un peu calmé la violente agitation de ses sens & l'oppression de son cœur, elle me découvrit enfin le secret de ma naissance. Après un détail assez étendu de la triste destinée de mes parents ; Sir Humfroi, dépositaire de votre fortune, continua-t-elle, vivoit depuis longtemps dans une grande familiarité avec Mistris Lardner. Cette femme étoit celle d'un Lieutenant du Régiment des Gardes. De mauvaises affaires que lui attirerent un esprit intrigant & une conduite peu réglée, l'obligerent à quitter l'Angleterre ; il passa dans nos Colonies. Mistris Lardner eut recours à la

protection du Comte de Revell, pour y procurer de l'emploi à son mari. Sir Humfroi, chargé par Milord de rendre compte à cette femme du soin qu'il daignoit prendre de placer Lardner, eut le malheur de trouver en elle des charmes dont il ne put se défendre. Il l'aima, crut lui plaire, & pendant dix années son affection pour elle ne s'est point ralentie : cependant il n'avoit pas sujet de se louer de sa complaisance; elle le traitoit avec hauteur, & lui donnoit de fréquentes occasions de soupçonner sa fidélité. Mais une passion vicieuse est souvent entretenue, même animée, par ce qui devroit détruire le sentiment dans un cœur délicat.

Soit que l'habitude rendît cette femme nécessaire à Sir Humfroi, soit qu'elle eût l'art de lui cacher des défauts capables de l'éloigner d'elle; depuis la mort de Milord Revell, ils occupoient la même maison, & vivoient dans la plus

étroite intimité. Une pension viagere, assez forte, que Sir Humfroi tenoit de la générosité du Comte, & deux petites terres situées en Irlande, leur procuroient une aisance qu'entretenoit l'économie.

Le desir d'obliger Mistris Lardner, le porta à se défaire de son patrimoine. Il le vendit; prêt à en placer le produit sur la tête de sa maîtresse, un de ses amis qui s'étoit enrichi en mettant de l'argent sur des vaisseaux, l'engagea à tenter cette voye d'augmenter ses fonds. Ce conseil suivi, fut malheureux dans son exécution. Trois vaisseaux choisis par Sir Humfroi, partis avant la déclaration de la guerre, ont été pris au retour. La nouvelle de cette perte, jointe à l'impossibilité de la réparer, & au regret de s'être privé du seul moyen d'assurer le sort de Mistris Lardner, a depuis six mois dérangé sa santé; peu-à-peu sa mélancolie est devenue une maladie de lan-

gueur. Pendant qu'il en étoit accablé, sa maîtresse occupée d'elle-même, de ses seuls intérêts, cherchoit soigneusement à rassembler les papiers qu'elle vouloit soustraire à la connoissance de ses héritiers, & ce qui pouvoit être enlevé, si le mal de Sir Humfroi devenoit dangereux. Le hazard la servit dans cette recherche, cause fatale de votre ruine.

Parmi les confortatifs ordonnés à Sir Humfroi, on lui conseilla de faire usage de la poudre d'Hanovre. Une armoire pratiquée au fond de son cabinet, où il tenoit ses effets les plus précieux, renfermoit une petite provision de cette poudre. Jamais il n'en confioit les clefs. Sa foiblesse le retenant au lit, il les donna à Mistris Lardner, & lui désigna l'endroit où elle trouveroit cette poudre. La boîte ne s'offrant pas d'abord à ses regards, elle dérangea plusieurs papiers, & apperçut dessous des bijoux épars,

enſuite un porte-feuille à demi ouvert, d'où ſortoient deux ou trois billets de banque. Cet objet la frappa; le moment n'étant pas propre à ſatisfaire ſa curioſité, elle pouſſa l'armoire ſans la fermer, & attendit la nuit pour examiner ce qu'elle contenoit. Les billets ſur les fonds publics dont le porte-feuille ſe trouva rempli, lui fit regarder comme une marque du mauvais cœur ou de l'avarice de Sir Humfroi, la médiocrité des dons qu'elle en recevoit. Son ame vile & déjà corrompue, s'abandonna à des mouvements de haine contre lui, en ſongeant combien il avoit reſtreint ſes bienfaits, ayant le pouvoir de les étendre. Elle regarda la priſe des vaiſſeaux comme une feinte imaginée pour ne pas placer une légere ſomme à ſon avantage; elle ſe crut traitée injuſtement. Un cœur bas a-t-il beſoin de prétextes, eſt-il néceſſaire qu'il s'excuſe à lui-même ſes coupables réſolu-

tions? Décidée à se venger, à priver Sir Humfroi d'un bien dont il lui refusoit la jouissance, elle enleva cette même nuit tous les effets qui vous appartenoient, & laissa à leur place une longue lettre, où elle expliquoit les raisons qui la déterminoient à cette action infame. Un de ses parents disparut avec elle, & l'on n'a pu suivre leurs traces.

Je partis pour Londres sur un billet de Sir Humfroi. Il ne m'apprenoit rien, mais il me faisoit tout craindre. Je l'ai trouvé dans une situation terrible. Sa confiance & sa tendresse si cruellement trahies, le regret de s'être si long-temps abusé, votre ruine dont il s'accuse, & la foiblesse où la maladie l'avoit déjà réduit, ont altéré sa raison. Je compris avec peine, par ses discours interrompus, la triste aventure que je viens de vous détailler; la lettre de cette malheureuse m'en a mieux instruite que

lui-même. Sa tête s'eſt appeſantie de plus en plus. Je l'ai laiſſé dans une eſpece d'enfance; des ſouvenirs confus lui arrachent des plaintes, ſouvent des larmes. On déſeſpere de ſon rétabliſſement; s'il vit en cet état, vous n'avez point de ſecours à en attendre; & s'il meurt, vous reſtez ſans un ſeul ami.

Jugez, Madame, des mouvements de mon ame pendant ce ſurprenant récit. Apprendre que je n'étois rien, que je ne tenois à perſonne, que tant d'êtres reſpirants autour de moi pouvoient tous me rejetter ſans que j'euſſe le droit de m'en plaindre, ſans qu'aucune créature fût dans l'obligation de ſoulager mes peines, même de s'y intéreſſer! Que les premiers traits de la douleur ſont ſenſibles! qu'ils donnent d'étendue à la penſée! Une foule de réflexions s'offrit à mon eſprit. Je me vis dans la poſition d'un Voyageur qui ſentiroit la terre manquer tout-à-coup ſous

ſes pas. Au milieu de cette ſombre contemplation, je fixai le portrait de Lady Sara. Sa vue me toucha vivement. Je tombai à genoux, les bras étendus vers cette image; & la regardant comme ſi je l'appercevois pour la premiere fois: O ma mere, O mon aimable mere! vous n'êtes donc plus, m'écriai-je, toute en pleurs. Je ne vous verrai donc jamais! Jamais les bras d'une tendre mere ne preſſeront la malheureuſe Jenny! jamais les regards careſſants d'un pere ne tomberont ſur elle; elle ne fera la joye de perſonne! perſonne ne partagera, n'adoucira les rigueurs de ſon ſort! Ah! quelle main eſſuyera donc mes larmes? quel ſein s'ouvrira aux cris de mon cœur gémiſſant!

Lidy pénétrée de ces triſtes exclamations, ſe mit à genoux près de moi. Chere Miſs, me dit-elle, élevez vos vœux innocents vers le Ciel; implorez le puiſſant protecteur qui vous reſte; placez votre

confiance en lui, marchez dans ses voyes, ses bénédictions descendront sur vous. Milord Alderson vit encore: le temps a peut-être diminué sa fierté, amorti ses ressentiments, changé son caractere. Il n'a jamais connu la destinée de sa fille; en l'apprenant, il sera peut-être flatté de trouver en vous une parente dont les soins complaisants adouciront sa vieillesse. Je vous conduirai à ses pieds, votre malheur l'attendrira. S'il demeure inflexible, je suis jeune encore, je puis m'appliquer au travail; l'aisance me l'a fait négliger, mon zele & mon amitié me rendront mes forces & mon adresse; je vous procurerai les besoins les plus pressants de la vie. Jamais, non, jamais mon attachement pour vous ne se démentira.

Ah, ma chere Lidy! ma seule amie! m'écriai-je, en me jettant entre ses bras, je n'ai que vous dans l'Univers, que le Ciel & vous!

conduiſez-moi, inſtruiſez-moi. Je partagerai vos ſoins; vous êtes ma ſœur, mon appui, ma conſolation! Ah! je n'ai que vous, répétois-je, en la ſerrant contre mon ſein; ne m'abandonnez pas, ne m'abandonnez jamais! Elle ne put répondre que par les plus tendres careſſes. Nous paſſâmes le reſte du jour à pleurer, à nous donner des aſſurances mutuelles de vivre & de mourir enſemble.

Le lendemain, Lidy me remit les papiers de ma mere. Quelle émotion je ſentis en les parcourant, combien je donnai de larmes au ſort cruel de mon pere! Que ſon image me devint chere! Je baiſois ſes lettres avec reſpect, je baignois de mes pleurs ce cahier où Lady Sara avoit tracé ſes ſentiments pour lui. La premiere impreſſion que me fit cette lecture, ne s'eſt jamais effacée de mon ſouvenir; elle porta au fond de mon cœur une tendre, une vive compaſſion. Elle y grava l'amour

l'amour & le respect pour la mémoire d'Edouart & de Sara. Un vil intérêt, de vains honneurs détruiroient-ils aujourd'hui cette piété filiale? Ah! Madame, je me mépriserois, si je me croyois capable d'y renoncer.

J'étois dans la nécessité de prendre un parti, & de le prendre promptement. Soixante guinées qui me restoient, devenoient une somme à ménager. J'en payois douze par mois dans la maison. Lidy, connoissant l'impossibilité de soutenir cette dépense, avoit conditionnellement retenu un logement à Londres chez Mistriss Mabel, sa sœur. Elle me demanda si je voulois m'y retirer. Cette femme, veuve depuis deux ans, continuoit le commerce de son mari. Elle fabriquoit & vendoit des gazes, du ruban, de la chenille, des cordonnets, & plusieurs sortes d'ouvrages en soye. Lidy se proposoit d'apprendre ce métier, de s'en occuper, & de

payer une pension modique pour moi, afin de me dispenser de travailler. Son bon cœur l'engagea à me cacher une partie de cet arrangement, déjà fait avec sa sœur, dans la crainte que je ne m'opposasse à lui laisser le soin de pourvoir seule à notre subsistance. Déterminée à me conduire par ses avis, je consentis à aller chez Mistriss Mabel, en attendant le temps où je pourrois recourir à la protection de Milord Alderson.

J'annonçai mon départ à mes compagnes. Je le prétextai d'un ordre de mes parents, qui, prêts à revenir en Angleterre, souhaitoient de me trouver à Londres à leur retour. Je sentis une peine extrême en me préparant à quitter cette maison, où j'avois passé des jours si tranquilles & si heureux. Mes adieux à Miss Clifford furent tendres. En me séparant d'elle, je me souvins de Sir James. Il m'avoit écrit en route; mais la disposition

préſente de mon eſprit ne me portoit pas à m'occuper de lui. Je priai Miſs Clifford de recevoir ſes Lettres, de les ouvrir, même d'y répondre ſi elle le vouloit. Nous nous promîmes de nous écrire ſouvent, de nous confier mutuellement ce qui nous intéreſſeroit. Mon deſſein étoit d'entretenir un commerce exact avec elle. Mais cette fierté mal entendue & peu réfléchie, qui nous conduit à rougir de la pauvreté, me fit manquer à cet engagement; je n'eus pas la force de laiſſer connoître à Miſs Clifford dans quelle maiſon ma mauvaiſe fortune me contraignoit d'accepter un aſyle.

Je fus affectée d'un mouvement bien triſte en arrivant à Londres. La ſœur de Lidy n'avoit ni ſa douceur ni ſon éducation. En entrant chez elle tout me déplut, tout me révolta. Je quittois un appartement aſſez ſpacieux, agréablement meublé; ſes vues percées ſur une cam-

pagne immense, en rendoient la situation aussi saine que riante. Je me trouvois réduite à une piece unique, étroite, obscure, & un seul cabinet destiné pour Lidy. A la place de ces aimables Miss, dont j'étois sans cesse environnée à Oxford, des filles de bas Artisans, plus grossieres encore dans leurs idées que dans leur langage, devenoient ma seule compagnie, si l'ennui me forçoit d'en chercher. Accoutumée à une table délicate & proprement servie, je ne pouvois m'asseoir sans répugnance à celle de Mistriss Mabel; tout excitoit mon dégoût, souvent mes larmes; l'espoir de trouver du secours dans les bontés de Milord Alderson, me soutenoit seul, & m'empêchoit de succomber au chagrin que me causoit un si grand changement.

Je pressois Lidy de recourir à lui, d'instruire le pere de Lady Sara du sort de la malheureuse Orpheline qui lui devoit le jour; mais elle

connoiſſoit trop bien Milord, pour ne pas redouter l'inſtant où elle paroîtroit à ſes yeux. Mille réflexions ſur le caractere de ce Seigneur, affoibliſſoient à tout moment l'idée conſolante d'obtenir ſa protection, de l'intéreſſer en ma faveur. Elle ſe rappelloit avec effroi ſa hauteur, ſon naturel inflexible. Témoin de ſa dureté pendant la maladie de Lady Sara, de ſa haine pour Edouart, haine ſi injuſte! elle trembloit de l'accueil qu'il feroit à leur fille. Je combattois ſes craintes. Conſerve-t-on une longue colere, lui diſois-je? Le cœur ne ſe laſſe-t-il point de haïr? Le récit touchant de la triſte fin de ma mere, attendrira Milord. Mes traits lui retraceront l'image de ſa fille infortunée. Je ſuis jeune, pauvre, abandonnée, ſans eſpoir, ſans appui! Que de droits pour prétendre à la compaſſion! que de titres pour l'exciter!

Je jugeois alors de l'intérieur de

tous les hommes, par les seules sensations de mon ame. Pouvois-je imaginer qu'il existât dans la nature des êtres insensibles au plaisir si pur, si satisfaisant, de tendre une main secourable aux malheureux, de ranimer un cœur flétri par la tristesse, d'entendre retenir à ses oreilles les douces expressions de la reconnoissance? Je l'avois senti, ce plaisir si vrai; ma propre expérience me persuadoit que pour se faire un bonheur de répandre la joye autour de soi, il suffisoit de posséder ces biens dont une belle ame se plaît à corriger le partage inégal.

Je me trompois, Madame! Les cris douloureux de l'adversité touchent rarement le cœur d'une personne heureuse; c'est dans un état borné, c'est dans la médiocrité qui nous laisse des besoins, nous accoutume à nous gêner, à sentir une continuelle privation, que nous jettons des regards compatissants sur

celui qui souffre d'une privation plus grande. Si pour le soulager il ne faut que nous gêner davantage, l'habitude de nous refuser beaucoup à nous mêmes nous conduit à le secourir généreusement, nous fait trouver de la douceur à bannir du cœur d'un autre cette peine, si souvent renouvellée au fond du nôtre.

Lidy s'occupoit des moyens de me satisfaire en me présentant à Milord Alderson, quand le hazard lui fit rencontrer Mistris Hammon, une de ses compagnes de service auprès de Lady Sara. Peut-être vous la rappellez-vous, Madame; elle l'avoit élevée, & la servoit dans la pension où vous étiez ensemble. Lidy la reconnut d'abord. Après quelques explications, Mistris Hammon l'ayant reconnue aussi, lui apprit que Milord, dégoûté du séjour d'Alderson, n'y vivoit plus, passoit une partie de l'année à Londres, & l'autre à parcourir

plusieurs maisons à lui, situées dans les environs. Elle ajouta que de tous ses anciens domestiques, elle seule lui étoit resté attachée. Ensuite elle montra une curiosité, mêlée de beaucoup d'intérêt, sur le sort de Lady Sara, la supposition de sa mort à Calais lui étant connue. Ses questions touchèrent Lidy: elle apprit à sa compagne que la mort d'Edouart avoit causé celle de leur maîtresse. Mistris Hammon partagea sa douleur & ses regrets, & parut conserver tant de respect & d'attachement pour la mémoire de ma mere, que Lidy commença à regarder cette femme comme une personne utile à nos desseins. Elle lui indiqua sa demeure, lui proposa d'y venir prendre du thé dès le soir même. Mistris Hammon reçut l'invitation avec plaisir, & fut exacte à s'y rendre.

Elle me regarda beaucoup en entrant. Après quelques moments de conversation, le portrait de Lady

Sara frappa ſes regards. Elle treſſaillit en l'apperçevant, le contempla avec attention; & joignant ſes mains d'un air attendri : ô mon aimable & chere éleve, s'écria-t-elle, voilà donc tout ce qui reſte de vous!

Cette exclamation me toucha vivement; je ne pus retenir mes larmes. Eh! mon Dieu, quelle eſt cette jeune & charmante Miſs, demanda Miſtriſs Hammon à Lidy? Ses traits, ſa grace, la nobleſſe de ſon air, ſes pleurs..... Hélas! ce que j'oſe imaginer ſeroit-il poſſible! Lidy l'aſſura qu'elle ne ſe trompoit point ſi elle croyoit voir en moi la fille de leur infortunée maîtreſſe.

J'exprimerois bien foiblement, Madame, les tranſports tendres & naïfs d'un cœur ſimple, d'une femme ſenſible & vraiment pénétrée du triſte abaiſſement où la fille du Duc de Salisbury & de Lady Alderſon ſe trouvoit réduite. Que de

respect, de larmes, de caresses, mêlées aux louanges d'Edouart & de Sara! que de regrets sur leur perte! combien d'offres obligeantes & sinceres, & quel empressement à s'instruire des moyens de me rendre service!

Quand les premiers mouvements de cette bonne & zélée créature furent un peu ralentis, Lidy lui apprit tout ce qui étoit arrivé à ma mere, exposa à ses yeux ma situation présente, & lui demanda ses conseils, avouant l'embarras extrême qu'elle éprouvoit à la seule idée de voir Milord, de lui parler & d'offrir à ses regards une fille de Lady Sara.

Sans former le moindre doute sur ma naissance, Mistris Hammon en examina les preuves; elles ne lui parurent pas suffisantes pour convaincre Milord que je devois le jour à sa fille. Mistris Larkin n'étoit plus. Sa mort & la démence actuelle de Sir Humfroi me pri-

voient des deux seules personnes dont le témoignage pût être de quelque poids. Un acte dénué des titres de mes parents donnoit peu de force à mes prétentions. Il sembloit apparent qu'en se chargeant du soin de ma fortune, Milord Revell avoit jugé inutile de me laisser des droits litigieux sur des biens dont je ne pourrois jamais réclamer qu'une partie fort inférieure à ses bienfaits. Le manuscrit de ma mere offroit à mon égard un très-léger indice. La délicatesse de ses expressions jettoit de l'obscurité sur ce qui annonçoit son état. Sa tendresse pour Edouart, répandue dans tout cet écrit, le rendoit plus propre à révolter Milord contre sa mémoire, qu'à ranimer en lui des sentiments paternels. Loin d'affoiblir sa dureté, sa hauteur; l'âge & les infirmités ajoutoient, disoit-elle, les désagrémens de l'humeur à l'inflexibilité naturelle de son cœur. Intendante de sa maison,

ayant toute sa confiance, elle le connoissoit parfaitement.

A mesure qu'elle parloit, mes espérances s'évanouissoient ; un avenir affreux s'ouvroit devant moi; je pâlis; & me tournant du côté de Lidy, je pleurai amérement. Mistriss Hammon, affligée de l'effet qu'avoient produit ses justes observations, s'efforça de chercher des raisons spécieuses, propres à détruire ses premieres objections. En refusant de lire les lettres qui lui furent portées à Alderson, dit-elle, Milord est resté dans l'incertitude sur la vie ou la mort de Lady Sara. Il desire peut-être des lumieres que sa haine pour Milord Revell ne lui a pas permis de demander à ce Seigneur; on peut sonder ses dispositions à cet égard, & se régler sur elles.

Eh, qui oseroit s'exposer, s'écria Lidy, à démentir, en présence de Milord, un bruit répandu par lui-même? Comment lui soutenir

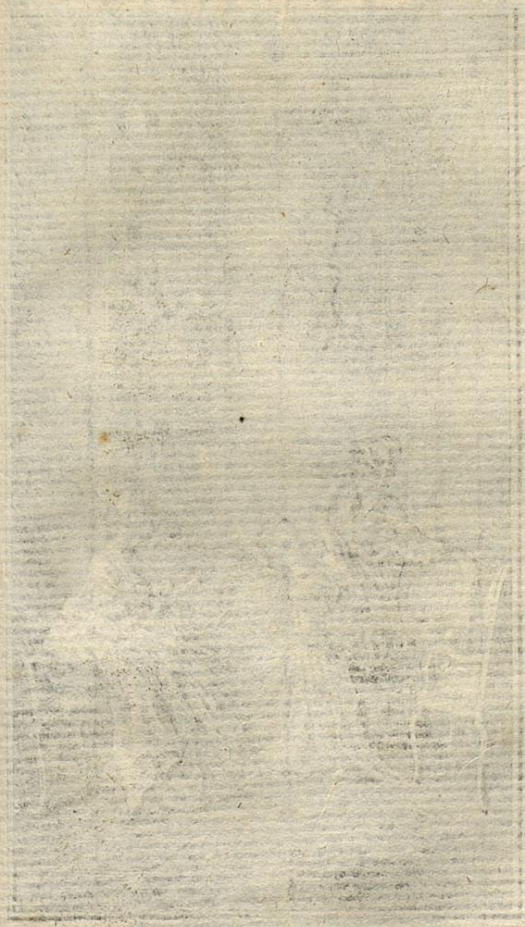
que la malheureuse fille n'est point morte à Calais? Quelle tempête exciteroit cette audace? Qui de nous supporteroit sans trembler l'éclat de sa voix & la fureur de ses emportements? Moi, dit Mistris Hammon: je le sers avec zele, avec fidélité; mais attachée à mes devoirs, je ne le suis point à sa personne. Son mauvais cœur a rebuté mon amitié. Les avantages dont je jouis dans sa maison, ne sont pas d'un prix aussi important à mes yeux que le bonheur de la fille de Lady Sara, & je les sacrifierois sans regret à la douceur de la voir heureuse. Mais ne précipitons rien; essayons d'assurer le succès de nos desirs, & ne risquons point d'imprudentes démarches. Il me vient une idée, continua-t-elle; Milord est actuellement dans le Comté de Leicester; j'ai ordre d'aller l'attendre à sa maison de Windsor; il s'y rendra vers la fin du mois prochain. La saison commence à s'adoucir,

venez toutes deux à Windsor avec moi. Miss a besoin de dissipation; cet agréable séjour est propre à lui en procurer. Là, nous penserons à loisir à l'importance de cette affaire. Sir Humfroi recouvrera peut-être ses forces & sa raison; peut-être le Ciel daignera-t-il nous découvrir un moyen de réussir, que nos vues bornées ne peuvent même entrevoir.

Je consentis sans peine à l'accompagner. Le lendemain nous partîmes toutes trois pour Windsor. La terre de Milord tenoit à la forêt; & comme Mistriss Hammon l'avoit annoncé, elle offroit un aspect charmant.

Fin de la premiere Partie.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg